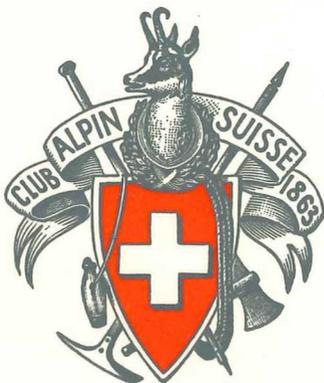


Club Alpin Suisse
SECTION DES DIABLERETS

Lausanne



1863-1963

Club Alpin Suisse

SECTION DES DIABLERETS

Lausanne



1863-1963

PRÉSENTATION

Après cent années d'une existence parfois sereine ou agitée au gré des grands événements internationaux, la Section des Diablerets du Club alpin suisse éprouve le besoin de jeter un regard sur son passé, en rendant un hommage mérité aux hommes qui, contre vents et marées, ont tenu fermement en mains les destinées de notre chère section.

Du chemin parcouru, nous pouvons tirer une légitime fierté. Sorti de l'esprit de quelques hommes d'élite, le mouvement alpin vaudois ne tarda pas à grandir et se fortifier. Né à Lausanne, il s'étendit bientôt au canton tout entier, et il n'est pas aujourd'hui de localité de quelque importance qui n'ait son groupement alpin issu de la Section des Diablerets. Conscients du rôle de premier plan que ce mouvement se préparait à jouer sur le plan national, culturel et humain, des hommes qui portèrent de grands noms de l'histoire vaudoise en furent les fervents adhérents.

Puisse ce retour aux temps héroïques donner aux hommes d'aujourd'hui la force, l'énergie et la clairvoyance qui leur permettront de faire face aux nouveaux et grands problèmes de l'heure.

Que de ce long sillon tracé par nos pères jaillisse la forte sève qui fera naître les hommes de demain pétris du même idéal.

Marchons confiants vers l'avenir, unis pour le meilleur comme pour le pire.

Il appartenait à notre vénérable alpiniste Louis Seylaz, membre d'honneur du Club alpin suisse et de la Section des Diablerets, vivante incarnation de l'esprit des grands pionniers de la montagne, de retracer en ces pages éloquentes et sincères le film de ces cent années de la vie de notre Section des Diablerets.

Pour la Section des Diablerets :
CONSTANT PERNET, président

AVANT PROPOS

En 1913, à l'occasion de son cinquantenaire, notre Section a édité une plaquette, Les cinquante premières années de la Section des Diablerets, dans laquelle Emile Busset a brièvement retracé l'histoire de la fondation et le développement de la Section dès 1863.

Mais que de changements depuis lors ! Non seulement la Section a vu tripler son effectif, mais les années et deux guerres mondiales ont profondément modifié les mœurs, les conceptions, l'état social, les techniques et même les curiosités et les aspirations qui en 1913 étaient encore celles du XIX^e siècle. Le Club Alpin s'est démocratisé ; il se recrute dans toutes les couches de la population ; le ski, qui en était à ses premières timides glissades, a pris le développement que l'on sait. Mais à mesure que l'alpinisme pénétrait plus largement et plus profondément dans le peuple, la montagne subissait, parallèlement, une sorte de dépréciation. Certaines ascensions, jugées alors audacieuses, sont aujourd'hui monnaie courante, même pour les pupilles de l'O.J. On la redoute et on la respecte moins. Le Club Alpin est devenu populaire, mais a-t-il gagné beaucoup en autorité ? L'augmentation du nombre de ses membres l'a rendu plus puissant, plus capable de réaliser les tâches qu'il s'est proposées ; cela n'a pas été, si ce

n'est sans quelques crises, du moins quelques douleurs de croissance. La Section des Diablerets n'en a pas moins accompli des choses importantes durant ce dernier demi-siècle.

Ce que sera son avenir? Au vu de l'évolution à cadence précipitée dont nous sommes les témoins, bien prétentieux celui qui se hasarderait à pronostiquer. Mais ce qu'il fallait montrer ici, outre son activité traditionnelle au cours des années, ce sont les magnifiques réalisations dont nous sommes fiers, et surtout rappeler les innombrables et incessants dévouements dont elles sont l'éloquent témoignage.

Lausanne, janvier 1963.

L. S.

I

NAISSANCE DE L'ALPINISME

Si les siècles apportent des changements dans l'état des montagnes, ils en produisent encore plus dans les appréciations qu'elles inspirent.

PIERRE PUISEUX.

PRÉCURSEURS ET PIONNIERS

CETTE histoire pourrait commencer comme un conte de fées :
il y avait une fois...

Il advint donc, au cours du XVIII^e siècle, que les hommes commencèrent à regarder les montagnes. Elles n'avaient été jusque-là qu'une barre neigeuse sur leur horizon. Ils les avaient toujours eues devant les yeux, mais c'était comme s'ils ne les voyaient pas. Pour voir une chose, il faut l'amour ; sans amour on ignore ou l'on se détourne. Durant des siècles, les Alpes n'ont été pour les peuples qu'une barrière, un monde mystérieux, hostile, sans intérêt, redoutable et redouté. Loin d'exercer un attrait, le paysage alpestre inspirait aux hommes une répulsion invincible. Les malheureux que d'impérieuses nécessités obligeaient à franchir la chaîne — guerre, pèlerinages, commerce, politique — ne s'y engageaient qu'en tremblant. Ceux qui racontent leur aventure ne parlent que de précipices affreux, de dangers menaçants, et jamais des cimes environnantes. Le célèbre voyageur Tavernier d'Aubonne, qui avait parcouru tous les pays d'Orient, des rives du Bosphore à celles du Gange, un jour qu'il se promenait en barque devant Clarens déclarait : « Je n'ai rencontré nulle part paysage plus enchanteur. » Mais il disait cela en tournant le dos à la Dent du Midi !

Le goût de l'époque classique, qui s'est affirmé dans la littérature et la peinture, dans les monuments et les jardins, avec son horreur de la nature brute et sauvage, domine l'Europe jusqu'au milieu du XVIII^e siècle.

Le Mont Blanc a toujours dressé devant les yeux des Genevois sa brillante coupole. Jusqu'en 1750 aucun d'eux ne le mentionne : ce n'était pour eux que « Montagnes maudites ». Il fallut qu'un groupe de jeunes Anglais, dont *Windham* et *Pococke*, fissent en 1741 le voyage de Chamonix et racontent les choses extraordinaires qu'ils avaient vues, pour leur dessiller les paupières.

Toutefois, à partir de ce moment, on voit pointer les signes précurseurs d'une évolution, et même d'une révolution.

C'est d'abord le grand Albert de Haller qui publie, en 1728, son poème *Les Alpes*, dans lequel il chantait les beautés sublimes de la nature alpestre et les vertus de l'âge d'or qu'il croyait avoir retrouvé dans la vallée de l'Avançon. Le fait que ce poème fut traduit dans une dizaine de langues européennes est un signe des temps. Quarante ans plus tard, le même de Haller donnait son *Histoire des Plantes de la Suisse*, pour la préparation de laquelle lui et ses collaborateurs avaient parcouru toute la chaîne des Alpes. En 1742, le mathématicien lausannois Loys de Cheseaux dessine le profil des montagnes de Savoie et calcule la hauteur du Mont Blanc. En 1761, toute l'Europe s'enflamme à la lecture de *La Nouvelle Héloïse*. Le cadre du roman, c'est Clarens, les rochers de Meillerie, le Valais dont Rousseau décrit les mœurs et les sites d'après ce qu'il pouvait en connaître, c'est-à-dire fort peu de chose. Mais le branle est donné ; les témoignages affluent montrant qu'un mouvement irrésistible entraîne les esprits vers la connaissance de la nature et particulièrement celle des Alpes. Ce n'est pas encore la passion, plutôt une curiosité, un attrait impérieux qui s'exerce surtout sur les classes cultivées : C'est le *Voyage pittoresque aux Glacières de Savoye* (1773) d'André César Bordier, les *Voyages dans les Alpes du Faucigny* (1776) de P. Dentan et J. A. de Luc. Ce

dernier est appelé à Londres où il devient lecteur de S. M. la Reine. N'oublions pas un autre Genevois, le graveur M. Th. Bourrit, cette mouche du coche qui pendant plus de vingt ans tourna autour du Mont Blanc sans jamais réussir à atteindre la cime. Toutefois les nombreux ouvrages où il raconte dans un style pompeux et déclamatoire ses tentatives et ses courses dans le massif — *Description des Glacières... de Savoye* (1773), *Description des Aspects du Mont Blanc* (1776), *Description des Alpes pennines et cottiennes* (1781), etc. — lui valurent une célébrité européenne. Le bailli de Rougemont Ch. V. de Bonstetten écrit ses *Lettres sur un Peuple de Bergers*, immédiatement traduites en allemand par notre historien national J. de Muller. Du château de Grand-Clos, près de Villeneuve, le poète Fr. von Matthison gravit la Tour de Mayen. Le chanoine Murith, prieur de l'hospice du Grand Saint-Bernard, botaniste distingué qui a donné son nom à la Murithienne, fait en 1779 l'ascension du Vêlan. Un autre savant, le vicaire de Champéry J. M. Clément, fait en 1784 la première ascension connue de la Haute Cime.

Tout ce qui touche aux Alpes et aux sciences naturelles est l'objet d'un intérêt, d'une curiosité insatiables. La botanique et la minéralogie jouissent d'une faveur particulière. Deux savants anglais envoient dans notre pays un simple jardinier, Thomas Blaikie, avec mission de récolter tout ce qu'il pourra de plantes alpines. Les Thomas de Bex, père et fils, après avoir parcouru pendant des années les hautes vallées des Alpes pour le compte d'A. de Haller, afin de recueillir les spécimens pour le grand catalogue de la flore helvétique, s'installent aux Dévens où ils créent un commerce florissant de plantes alpines. Notre compatriote Ch. Exchaquet, directeur des mines de Servoz (Chamonix), fait parvenir à Lausanne des caisses de minéraux que le doyen Secrétan entrepose dans les caves de l'hôpital (aujourd'hui Collège de la Mercerie), en attendant de les réexpédier aux nombreux amateurs, et jusqu'en Russie, pour enrichir et orner leur cabinet. Au cours d'innombrables

expéditions, soit dans l'espoir de découvrir de nouveaux filons pour ses mines, soit pour recueillir des spécimens pétrographiques, Exchaquet avait exploré à fond le Massif du Buet ; mais il avait aussi poussé ses recherches sur les ramifications et les contreforts de la grande chaîne, et avait pénétré dans les replis les plus reculés des vallées glaciaires du Tacul, de Talèfre, d'Argentière. Connaissant la tradition selon laquelle il existait jadis un passage direct de Chamonix à Courmayeur, il résolut de s'en assurer. Le 28 juin 1786, il réussit la première traversée touristique du col que de Saussure baptisa plus tard Col du Géant.

La conquête du Mont Blanc, en août 1786, par le Dr Paccard et J. Balmat, ascension répétée l'année suivante par de Saussure, mit le comble à cet engouement. Le premier de ces hauts faits donna lieu à une vive polémique qui se poursuivit dans les colonnes du *Journal de Lausanne*, vénérable ancêtre de la *Gazette*. La relation que le Dr Paccard préparait de son ascension devait être imprimée à Lausanne par les soins du libraire Heubach. Pour des raisons demeurées mystérieuses, elle n'a jamais paru.

Comme on le voit, le Pays de Vaud ne restait pas hors du courant. Outre Exchaquet, il y avait chez nous toute une pléiade d'hommes cultivés, fervents amateurs de sciences naturelles et de physique, qui observaient, étudiaient ce monde nouveau des Alpes qui venait de s'ouvrir à leur curiosité : le doyen A. de Coppet à Aigle, L. Garcin de Cottens, Benjamin Jaïn à Morges ; à Lausanne J. P. Berthout van Berchem, auteur d'un *Itinéraire dans la Vallée de Chamouni* et d'une *Notice sur le Jardin de Talèfre*, le chimiste H. Struve, le comte Razoumowsky, Louis Reynier. N'oublions pas le doyen Ph. Bridel qui, dès 1780, a fait d'innombrables excursions dans les Alpes et le Jura, dont il publiait les relations dans les volumes du *Conservateur suisse*. Ce sont ces hommes qui fondèrent à Lausanne, en 1783, la Société des Sciences physiques et naturelles. Plutôt que la conquête des sommets, c'est l'étude

et la connaissance des Alpes qu'ils poursuivaient. Cette tendance scientifique des débuts de l'alpinisme persista pendant près d'un siècle. En 1866 encore, le Comité central du C.A.S. (Saint-Gall) adressait aux membres du Club des « Instructions » leur recommandant de prélever sur chaque sommet gravi des échantillons de cailloux et de les envoyer pour identification à l'Ecole polytechnique de Zurich. On ne concevait pas l'alpiniste sans le marteau du géologue, le baromètre et la boîte à herboriser. Il faut arriver à 1870 pour entendre Javelle oser déclarer carrément qu'il est un clubiste inutile, grim pant pour le seul plaisir de grimper.

* * *

Dans ce rapide coup d'œil rétrospectif, j'ai essayé de montrer la naissance du sentiment de la montagne, comment il est apparu, s'est étendu et développé dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Vient la Révolution française, qui fait éclater les cadres politiques et sociaux de l'Europe ; elle s'accompagne de mouvements parallèles dans les domaines intellectuel, littéraire et même religieux ; on assiste à une profonde évolution du goût. La nature brute et sauvage, que Buffon déclarait « hideuse », ces montagnes avec leurs gorges, leurs lacs, leurs cascades, leurs glaciers, leurs populations rustiques où l'on croit retrouver l'*âge d'or* — on observait bien mal — sont maintenant l'objet d'une vive admiration et provoquent un enthousiasme émerveillé.

Finies les guerres napoléoniennes, un flot de voyageurs déferle sur les Alpes. La plupart viennent en touristes, avec des « Guides » bleus ou rouges et des voiles sur leur chapeau. Ce n'est pas de l'alpinisme, ni même de l'exploration. Le temps du piolet n'est pas encore venu ; c'est celui du long « alpenstock » sur lequel on fait marquer au feu les noms des sites célèbres. Ces voyageurs vont de cols en vallées, admirent ce qu'il faut admirer, suivent sagement les chemins battus des itinéraires bien déterminés. Leur ambition de grimpeurs ne dépasse pas

le Righi, le Faulhorn, le Brévent et le Montenvers. Mais la mode est là. Dès 1823, Tœpffer inaugure la longue série de ses *Voyages en Zigzag*. Il y a aussi les savants, avec le baromètre, le marteau du géologue ou la boîte de l'herboriste. Tel le major Roger de Nyon. Il y a surtout l'équipe de Louis Agassiz et ses compagnons qui font plusieurs séjours au Glacier de l'Aar. Ceux-là sont plus sérieux ; sous le manteau des préoccupations purement scientifiques on voit percer une passion nouvelle : celle de l'escalade des hautes cimes. La science n'est plus seule en jeu. Ecoutez Desor narrer ses impressions en arrivant au sommet de la Jungfrau, en 1841 : « Au sommet je ne pus, pas plus qu'Agassiz, me défendre d'une vive émotion... je n'y restai que quelques minutes et me hâtai de rejoindre mon compagnon... j'avais besoin de serrer la main d'un ami ; j'ose dire que de ma vie je ne me suis senti si heureux que lorsque je vins m'asseoir à côté de lui sur la neige. Je crois que nous eussions pleuré tous deux si nous l'avions osé. »

Revenons chez nous. Qu'en était-il de la montagne dans cette première moitié du XIX^e siècle ? Avait-elle place à l'époque dans l'esprit et le cœur des Vaudois ? Si oui, laquelle ?

La Bibliothèque cantonale de Lausanne possède plusieurs cahiers de récits de courses dans les Alpes. Tout d'abord ceux de Rosalie de Constant, la cousine du célèbre Benjamin. Elle s'était abondamment moquée, vers 1790, de la mode ridicule d'aller visiter les glaciers de Chamonix. Elle finit pourtant par y obéir elle-même, et fit les excursions classiques à Chamonix et à Grindelwald. Plus tard, elle fit de nombreux séjours aux Dévins sur Bex et à Frenières, au cours desquels elle se livra avec ferveur à la peinture de la flore alpine. La collection de ses mille deux cent cinquante aquarelles est le plus précieux trésor de notre Institut de botanique.

Le manuscrit de Jean Gilliéron forme un gros volume de plus de 200 pages. Il raconte avec d'abondants détails topographiques ses courses à la Dent de Morcles, au Val de Bagnes, à Aoste et à Ferret. En 1818, il était accompagné du pasteur

J. A. Mouron de Saint-Saphorin, celui-là même qui trois ans plus tard devait périr misérablement dans une crevasse du Glacier de Grindelwald. Cet accident eut un retentissement considérable en Suisse romande. Les journaux d'alors en donnèrent des versions circonstanciées, avec une sévère mise en garde contre les dangers de la montagne. C'était le premier accident, et déjà la réaction s'exprimait.

Tandis que le sommet principal des Diablerets n'a été atteint qu'en 1850 par G. Studer, la Dent de Morcles, le Muveran et l'Oldenhorn ont été gravis dès le début du siècle. En 1843, une caravane de Lausannois, dont Jean de la Harpe, sont montés à cette dernière sommité en partant du chalet d'Audon. Adolphe Lèbre y est allé de Derborence par le Porteur de Bois et l'alpe de Miet.

La Section des Diablerets a fait graver sur les rochers de Pont de Nant les noms de Jean Muret, Juste Olivier et Eugène Rambert, qu'elle considérait comme ses parrains. Le premier est le parfait représentant de la tendance scientifique. Pendant un demi-siècle, il a parcouru toutes les Alpes suisses, mais toujours en botaniste, et n'a jamais joué le rôle de pionnier.

Dans le second, le Club Alpin a voulu honorer le chantre des Alpes vaudoises. Car J. Olivier était poète avant tout. Profondément patriote, il rêvait d'une poésie inspirée par le pays qui s'étend du Léman au Jura, et lorsque sa fiancée Caroline Ruchet lui fera connaître en 1829 les Alpes vaudoises, c'est surtout d'elles qu'il s'inspirera. La montagne, pour lui, ce n'est pas des cimes à conquérir, c'est la matière de ses chants. La gloire qu'il souhaite est celle d'un barde populaire et non d'un de Saussure. Il voudrait exprimer l'âme de ce pays, le « génie caché dans tous les lieux que j'aime ». Il se voit déjà à la tête d'une école littéraire helvétique qui ferait connaître à la France une source de poésie qu'elle a ignorée jusqu'ici :

*Arrêter par des vers enflammés de tes charmes
L'étranger dédaigneux qui poursuit son chemin.*

« Venez, écrit-il à Sainte-Beuve, nous vous montrerons les Alpes romanes, les plus fières de toutes, les plus belles et les moins connues. » Et pourtant, c'est bien lui qui avoue ne pouvoir « résister au démon des courses alpestres, lutin opiniâtre dont il faut tous les ans subir les tentations ». En effet, de 1830 à 1846, il passe toutes ses vacances aux Agites, à Gryon, à Cergnemin et court la montagne, gravit le Muveran, la Tête à Pierre Grept, plus tard le Diableret. En 1839, avec son beau-frère Louis Ruchet, il visite Zermatt et monte au Riffel. En 1841, il va retrouver son ami Agassiz au Glacier de l'Aar et il s'en faut de peu qu'il participe à la course à la Jungfrau.

Le rêve de J. Olivier, de créer à Lausanne une école littéraire et poétique, sembla devoir se réaliser vers 1835. Parmi ses étudiants à l'Académie, il y avait trois jeunes gens qui autorisaient les plus hautes espérances, *Frédéric Monneron* (1813-1837), *Henri Durand* (1818-1842), *Adolphe Lèbre* (1814-1844). Tous trois reconnaissaient J. Olivier comme leur chef, et le suivaient sur les sentiers de l'Alpe. Le premier a écrit un long poème philosophique et mystique intitulé *Les Alpes*. D'Henri Durand, on connaissait *Le Lac Lioson*, *Les Chalets de la Vare*, *Plan Névé*, etc. Ces poésies, maintenant oubliées, ont eu plusieurs éditions, preuve de leur popularité.

Quant à Ad. Lèbre, disciple préféré d'Olivier, il fut l'un des plus actifs montagnards de l'époque, et entraînait souvent avec lui ses camarades étudiants : François Bertholet, Ch. Secrétan le futur philosophe, Samuel Chapuis, L. Bridel. Lui-même passait ses vacances soit aux Plans, soit à Gryon, chez les pâtres d'Anzeinde ou de Taveyenne. Ses carnets de notes nous renseignent sur ses courses : Grand'Vire, Dent de Morcles, Muveran, Derborence, Tsanfleuron, Audon, Oldenhorn, Chamonix et la Mer de Glace, Zermatt et le Gornergrat (1838). Une de ses lettres rappelle à J. Olivier leur course au Col de la Blümlisalp (?).

D'une nature profondément religieuse et mystique, obsédé par l'idée du péché et de l'au-delà, Lèbre voit partout dans la

montagne un symbole de vie et de mort, de la lutte du Bien et du Mal. « Les rochers en ruines, le souffle glacial des névés menacent la floraison adorable des pâturages comme les impératifs charnels tendent à étouffer les aspirations de l'âme vers la pure félicité. Anzeinde mêle à son repos de tragiques beautés... J'y suis venu par la Vare. Jamais encore le silence de cette sauvage vallée que domine la désolation du Muveran ne m'avait saisi d'une telle terreur. Le ciel terne laissait parfois arriver sur le front des rochers un rayon blafard et comme épouvanté. Leurs ruines étagées vers le ciel semblent jeter une voix de détresse. »

Parvenu au Col des Chamois : « Ici, tout parle de mort et d'éternité... Le chant plaintif des cascades, la voix grave du torrent qui s'échappe du glacier, les campagnes de l'éternel hiver, les affreux rochers, tout me parle d'un douloureux mystère, toutes les cimes me parlent de deuil. » Les crevasses du Glacier de Paneyrosse lui apparaissent comme « autant de cercueils ».

Du carnet de notes de son voyage à Zermatt : « Vue du Riffel... Cimes désolées qui élèvent dans l'azur leurs têtes chauves, leurs épaules chargées d'un manteau de glace, géants de solitude et de douleur, immense détresse... le Cervin dresse vers les cieux sa tête nue, son horreur, sa douleur, sa majesté désolée... »

C'est toujours la même transposition sur le plan religieux des impressions et des émotions. Se laisser aller à jouir simplement, naturellement des choses, des beautés de la montagne, est comme un péché : « Je crains le bonheur qui n'est pas né dans les larmes... il y a dans la joie un tumulte satanique qui étouffe les voix célestes. » Cependant, il éprouve fortement l'attrait des hautes cimes — « à la vue du Mont Rose, il me prit une sorte de délire, d'enthousiasme brûlant qui m'emportait à des courses insensées dans ces tragiques solitudes » — mais les scrupules d'une religiosité malade l'empêchent d'y céder. Cet état d'esprit persistera longtemps encore ; Rambert prendra le contrepied

de cet ostracisme. En 1867, dans son discours à la Fête centrale de Lucerne, il conseillera aux clubistes, en termes pressants, « d'accueillir les simples jouissances de la vie en plein air, libre sous le ciel bleu ».

* * *

Lèbre est un cas extrême ; toutefois ses effusions métaphysiques illustrent bien le climat moral de l'époque, plein d'aspirations contradictoires, dans lequel est né le Club Alpin. Nous avons fait tant de chemin depuis que cette atmosphère nous est aujourd'hui inconcevable, c'est pourquoi il est nécessaire d'en dire quelques mots.

Vers 1820, un mouvement religieux réformateur venu d'Angleterre et connu sous le nom de « Réveil » était apparu dans le canton de Vaud. Une loi sévère avait vainement tenté, en 1824, d'en freiner les progrès ; en 1840, il avait gagné l'élite de la population. Si, chez la plupart des esprits libéraux, le « Réveil » était tempéré d'indulgence et de charité chrétienne, par contre, chez certains de ses adeptes, il avait pris la forme d'un rigorisme autoritaire, étroit, intolérant, un puritanisme semblable à celui qui régissait la vie dans les petites villes d'Ecosse. Non seulement les jeux, la danse, le théâtre, les pintes sont interdits, mais les récréations les plus inoffensives y font figure de péché. Comme l'écrivait Lèbre, il y a dans toute joie profane quelque chose de satanique ; la joie est chose du ciel, non de la terre. Eugène Rambert, dont nous allons bientôt parler, en a souffert, dans sa famille d'abord, à qui le père imposait une piété rigide et un formalisme inhumain ; puis aussi dans sa bonne petite ville de Lausanne dont il déclarait l'atmosphère irrespirable. Son départ pour Zurich ressemble à une évasion. « Honte à Lausanne, écrivait de son côté Ch. Secrétan, c'est une ville béotienne. » Plus tard encore, lors de la parution du premier volume des *Alpes suisses* (1864), une des critiques



Juste Olivier (1807-1876)



Eugène Rambert (1830-1886)



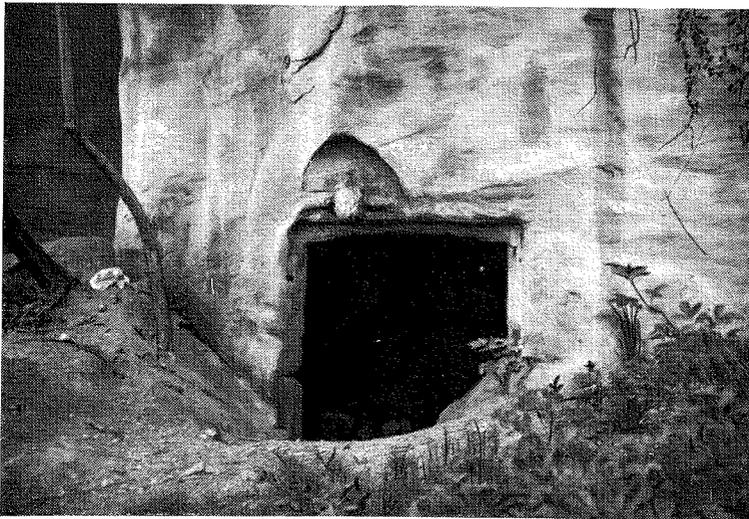
Philippe Marlétaz



Inscription sur le rocher de Pont de Nant



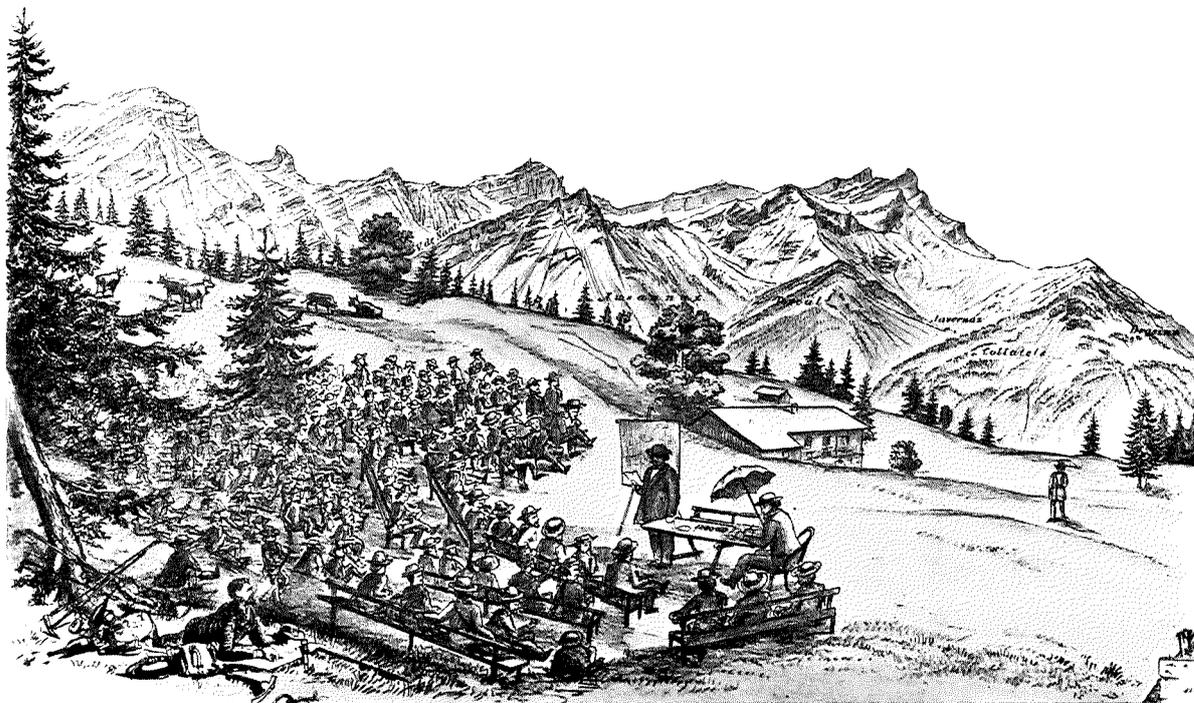
Campagne de la Borde



La grotte, berceau de la Section



Première course officielle de la Section à la Haute Cime (1865)



Fête centrale de 1885 à Villars
Eugène Rambert présente les Alpes vaudoises à l'assemblée du C.A.S.



Emile Javelle (1847-1883)



Vieux Lausanne. — L'ancien Casino

L'Athénée-Casino



Cercle de Beau-Séjour



Local au Café Noverraz (Grand-Chêne)



La « table du fourneau » à l'ancien local de Beau-Séjour

faites à cet ouvrage c'est qu'il était plein « d'irrélégiosités », et que « l'adoration » n'y était pas assez visible, ce qui provoqua la réponse de Rambert :

*Si pour être chrétien il faut cesser d'être homme,
S'il faut prendre l'avis de Genève ou de Rome...
... A ces adoreurs je ne demande rien
Sinon la permission de n'être pas chrétien.*

Malgré cette vague d'austérité, le goût de la montagne ne laissait pas de se développer et de s'étendre, d'abord sous la forme de villégiatures. De nombreuses familles romandes prennent l'habitude d'aller passer leurs vacances d'été dans quelque vallée de leur choix. Pour les Vaudois et les Lausannois en particulier, c'est le Vallon des Plans, les Ormonts et le Pays d'Enhaut. A cette époque, c'est-à-dire au milieu du siècle, Villars, Champex, Montana, Verbier ne sont que prés parsemés de quelques granges à foin et n'existent pas en tant que « stations ». Zermatt, Zinal, Evolène voient passer quelques rares touristes qui ne s'y arrêtent guère. Par contre on achète, aménage ou loue un chalet à Gryon, aux Plans sur Bex, aux Plans les Isles, pour l'instant hameau dispersé qui prendra plus tard le nom de Diablerets.

Vers 1840, David Marlétaz ouvre aux Plans une petite pension qui sera fort honorablement achalandée. Toute une élite intellectuelle s'y retrouvait chaque été. Henri Durand et F. Monneron y ont passé. Il y avait M. et Mme Louis Dufour, Adolphe Koëlla, Ch. et Félix Bertholet, les deux filles de Rodolphe Tœpffer. On se promenait, on dessinait, on herborisait. Le Muveran, la Tête à Pierre Grept, la Dent de Morcles étaient les courses habituelles. Les plus audacieux allaient coucher à Anzeinde ou à Derborence pour faire l'ascension de l'Oldenhorn en passant par le Porteur de Bois et le Glacier de Tsanfleuron. Eugène Rambert, jeune étudiant, monte aux Plans pour la première fois en 1846. Il se lie d'amitié avec les

Marlétaz, oncle et neveu ; il est bientôt regardé comme faisant partie de la famille. Avec eux il escalade la plupart des cimes dominant le Vallon de Nant et la Vare ; il les accompagne dans cette belle randonnée autour du Muveran qu'il a racontée avec humour dans le récit *Deux Jours de chasse dans les Alpes vaudoises*. C'est encore guidée par eux que la caravane composée de Rambert, Ad. Koëlla et Ch. Bertholet réussit, en 1856, la première ascension du Diableret par le versant d'Anzeinde. Cette course fut longtemps considérée comme une entreprise sérieuse, le summum permis aux gens raisonnables. Au début de ce siècle encore, le pasteur Eugène de la Harpe, dans son *Guide des Ormonts*, déconseillait de s'y hasarder sans guide. En fait, la première femme qui gravit le Diableret fut une jeune fille de dix-huit ans, Marie de Trey, en 1866, sous la conduite de Philippe Marlétaz. Il y avait deux Anglaises dans la caravane, mais le rusé Philippe s'arrangea pour que la jeune Vaudoise soit la première au sommet ¹.

Il y avait donc, au milieu du siècle dernier, tout un groupe de fervents et enthousiastes montagnards qui auraient pu former le noyau actif du futur Club Alpin Vaudois. Les circonstances de la vie en décidèrent autrement. H. Durand, Fred. Monneron et Ad. Lèbre avaient disparu avant 1845, fauchés dans la fleur de l'âge. Chassé par la Révolution vaudoise de 1845, Juste Olivier a dû s'exiler à Paris, d'où il ne reviendra qu'en 1870, fatigué et précocement vieilli. Louis Agassiz, cet autre pionnier vaudois, est parti pour l'Amérique. Rambert aurait pu être le véritable animateur de l'alpinisme en Suisse romande. Mais jugeant « l'air de Lausanne irrespirable », il a accepté en 1860 d'occuper la chaire de littérature française à la Haute Ecole polytechnique fédérale. Il est à Zurich, et c'est sur les Alpes centrales que va porter pendant vingt ans le principal de son activité alpine. Du reste, bien qu'il ait été l'un des premiers à proclamer que l'alpinisme n'est pas un moyen pour atteindre

¹ Communication personnelle de Mme Paul Rambert.

un but, mais qu'il a en soi sa propre valeur, bien qu'il ait fait avec son ami J. Piccard, par un itinéraire et dans des conditions difficiles, la deuxième ascension de la Cime de l'Est, regardée alors comme un second Cervin, Rambert ne se sentait pas taillé pour les grandes aventures qu'étaient à cette époque la conquête des plus hautes sommités de la chaîne pennine. Il aimait passionnément la montagne sous tous ses aspects, mais il éprouvait autant de joie à la découverte d'une plante nouvelle, à observer les jeux des chamois sur Plan Névé, à pénétrer les secrets du glacier, qu'il n'en aurait eu à gravir la Dent Blanche ou le Weisshorn. Il faut attendre Emile Javelle, qui ne paraîtra sur la scène qu'en 1870.

Du fait de ces disparitions et de ces absences, étant donné aussi les préoccupations morales et religieuses prévalentes, le goût de la montagne qui s'était affirmé et semblait riche de promesses vingt ans auparavant, subissait vers 1860 une éclipse, ou du moins un attiédissement, et cela au moment même où les Britanniques venaient de découvrir le nouveau jeu et se lançaient à l'assaut des géants alpins les plus redoutables, moissonnant les lauriers à la brassée. Leur nombre se chiffrait par douzaines ; ils disposaient d'amples loisirs et de longues bourses ; ils apportaient enfin à cette conquête un esprit de suite, une énergie qui forcent l'admiration. L'opinion publique de chez nous, toujours caractérisée par une extrême sagesse, les traitait d'écervelés, de casse-cou. D'autant plus que ces hommes nouveaux ne se souciaient plus guère, ou même plus du tout, d'enrichir les sciences par leurs expéditions. Bref, le terrain était moins favorable à la germination et à la floraison de la petite graine que vient semer la circulaire du professeur Rodolphe Théodore Simler (20 octobre 1862), invitant les alpinistes suisses à se grouper en club alpin.

II

LA SECTION DES DIABLERETS

DE 1863 A 1913

ON PEUT se demander si la mention que fit le professeur Simler des prouesses des Anglais et de la part majeure qu'ils avaient déjà prise dans l'exploration des Alpes n'était pas une erreur psychologique, si elle n'allait pas à fin contraire. Il pensait par là stimuler l'intérêt pour nos montagnes, exciter la fibre patriotique des alpinistes suisses, mais lorsque son appel fut présenté à la Société des Sciences naturelles de Lausanne, il fut accueilli par un « silence glacial et réprobateur » ; on ne voulut rien entendre d'une société de « coureurs des Alpes ». Dans sa réponse à la lettre du Dr Simler, le professeur Morlot écrit : « Ce n'est pas digne de nous de singer les Anglais... nous sommes des êtres totalement différents... Comme je connais le terrain lausannois, il est, selon moi, tout à fait inutile de faire une tentative dans le sens où vous le désirez. Parlez aux gens d'ici de missions, d'histoire biblique, de tables tournantes et de magnétisme, alors vous rencontrerez de la sympathie. »

Ces vues pessimistes reflètent bien le climat moral qui régnait alors dans notre bonne ville. Tout ce qui ne visait pas directement à la gloire de Dieu était condamnable et condamné aux yeux d'une certaine classe de la société. Une association de grimpeurs téméraires n'y pouvait trouver grâce. Tout le

monde, cependant, ne nourrissait pas ces sentiments. Il y avait à Lausanne, heureusement, quelques montagnards qui ne craignirent pas de braver l'opinion. Des anciens d'abord, hommes raisonnables et respectés dont l'appui servit en quelque sorte de couverture morale au petit groupe qui allait fonder la Section. Nommons *Louis Dufour* (1832-1892), professeur de physique à l'Académie, le médecin *Jean de la Harpe* (1802-1877), dont il est dit qu'il fit à pied, en un jour, le trajet de Lausanne à Anzeinde ; nous l'avons vu à l'Oldenhorn en 1843. Le musicien *G. Adolphe Koëlla* (1822-1905) ; avec la musique, la montagne fut la grande passion de sa vie. Il avait participé avec E. Rambert en 1856 à la première ascension du Diableret par Anzeinde. Le professeur *Eugène Renevier* (1831-1906), aussi fervent alpiniste qu'illustre géologue, cette seconde passion nourrissant la première. *Ferdinand Cérésolle*, compagnon habituel de Rambert. *Auguste Bernus*, *Edouard Bugnion* et *Emile Cuénod*, étudiants, n'avaient pas vingt ans. On remarquera l'absence, dans la liste des fondateurs de la Section, d'Eugène Rambert et de Georges Béranek, clubistes éminents et véritables entraîneurs de leurs collègues. C'est que le premier habitait Zurich ; le second était maître au pensionnat Sillig à Vevey. Bien que n'habitant pas Lausanne, ils furent admis tous deux dans la Section en 1865, en même temps que Jules Piccard, l'ami de Rambert.

En 1863, Lausanne ne comptait guère plus de 20.000 habitants. La rue Etraz à l'est, la Tour de l'Ale à l'ouest marquaient les limites de la ville. Au nord, on avait comblé la partie inférieure du vallon de la Louve et percé la colline de la Barre pour en faire un boulevard extérieur de ceinture qui se prolongeait par la Solitude (César Roux). Le coteau de Riant-Mont était couvert de vignes ; on était en pleine campagne. En amont, la Louve coulait claire et limpide dans l'agreste vallon aux berges revêtues d'épaisses frondaisons où chantaient merles et rossignols — d'où le Chemin des Oiseaux. Sur un étroit palier de la rive gauche s'étendait la campagne de la Borde, avec une

villa cossue aux murs solides, pour lors propriété du^m pasteur Auguste Cérésolle, et où l'étudiant en théologie Auguste Bernus avait sa chambre. L'esplanade de la Borde est protégée au nord par une falaise de molasse. A 150 m. de la maison, côté orient, la falaise est creusée d'une grotte aujourd'hui fort délabrée, le sol jonché de détritrus malodorants, mais qui, à en juger aux vestiges d'ornements et d'armoiries sur le chambranle de la porte, devait être une sorte d'ermitage ou de carnotset fort élégant. Sur trois côtés court une banquette taillée dans le roc ; en s'y serrant un peu, on pouvait bien s'y tenir une douzaine, et l'on imagine facilement le maître du logis, par une belle soirée d'été, y réunir des amis pour discuter à l'aise, loin des oreilles indiscretes. D'après la tradition, confirmée par une lettre de notre ancien collègue Charles Monastier, c'est dans cette grotte, puis dans la chambre d'Auguste Bernus, qu'au cours de l'été 1863 se réunirent les futurs fondateurs de la Section pour parler du projet qui leur tenait à cœur. La grotte existe encore, mais la maison a été démolie et tout ce flanc du vallon complètement bouleversé en 1959¹. La séance où fut officiellement fondée la Section vaudoise du C.A.S. eut lieu le 13 novembre 1863 dans une salle du Musée industriel, aujourd'hui Salle Jean Muret. Les dix membres fondateurs présents adoptèrent le nom de Diablerets. Auguste Bernus en était à la fois le pré-

¹ Le texte de cette brochure était à l'impression lorsque le hasard a mis sous nos yeux une page du « Journal » (manuscrit) de Gustave Adolphe Koëlla, qui fut un des fondateurs de notre Section. Sous la date 1863 il note ceci :

C'est en ce temps que je me lie avec Auguste Bernus, cand. théol., grand enthousiaste des Alpes, qui m'invite à me joindre à quelques amis de la montagne pour créer une Section vaudoise du Club Alpin qu'on venait de fonder à Olten. Nous nous sommes réunis à la Borde, le soir, dans une grotte creusée dans un banc de molasse, chez les Cérésolle. Victor et Ferdinand Cérésolle, Bernus, Monastier et moi y avons passé de charmantes soirées consacrées à des entretiens sur les Alpes, à des projets clubistiques, arrosés de bière fraîche et de cigares Grandson.

Cette note apporte une preuve irréfutable de ce qui n'était qu'une tradition : que le berceau de la Section des Diablerets fut bien la grotte de la Borde.

sident, le caissier et le secrétaire. En cette qualité, il était chargé d'établir et de maintenir les relations avec le premier Comité central nommé par l'assemblée constitutive d'Olten le 19 avril 1863.

Les premières années de la Section furent difficiles ; c'était un enfant malingre dont on ne savait pas trop s'il survivrait. Non pas faute d'enthousiasme, mais jusqu'à ce qu'il pût justifier son existence et son activité, le petit noyau de clubistes — une quinzaine — eut à lutter contre une sourde hostilité. Ils se sentaient isolés, mis en quarantaine ou à l'index, tenus en suspicion par l'opinion publique. L'anecdote racontée par Ch. Monastier illustre bien la méfiance qui entourait le jeune club. A dix-huit ans, entraîné par son ami Bernus, il avait été admis dans la société lors de la deuxième séance. Le lendemain, à table, il annonce glorieusement qu'il fait partie du Club Alpin. Or le ménage était régenté par une tante sévère et autoritaire qui apostropha vivement son neveu : « Charles, tu n'iras jamais sur ces montagnes te faire tuer. Promets-le tout de suite. » Pris de court, timide et pacifique, le jeune étudiant dut s'exécuter. Clubiste enthousiaste et assidu pendant plus de soixante ans il dut se contenter, par fidélité à une promesse malencontreuse, de faire des excursions à la Tœpffer, cols et vallées.

« Lausanne est par excellence la ville du sommeil, écrivait Rambert. Il en est peu où il y ait moins d'élan, d'esprit d'entreprise... On s'effarouche, on se scandalise de tout ce qui risque de troubler la paix puritaine... Un doctrinarisme piétiste étouffe toutes les initiatives. » Encore en 1872, dans son discours à la Fête centrale de Lausanne, il croit de son devoir de répondre aux critiques adressées au club : « Notre Association a eu quelque peine à se faire accepter en Suisse romande. Elle a dû lutter — chez nous — contre des préjugés, et sa cause, aujourd'hui encore, n'est pas gagnée partout. Beaucoup de personnes qui y avaient leur place marquée ont refusé longtemps et refusent encore de venir l'occuper... Pourquoi le canton de Vaud restait-il en arrière?... Il nous a fallu des années pour recruter

cinquante membres. Ce nom de club, emprunté à l'Angleterre, a pu faire croire qu'il ne s'agissait que d'une société de gymnastique spéciale, et que les Alpes n'étaient à nos yeux qu'un théâtre de prouesses, une occasion de parade offrant une prime à la vanité. »

Il est juste d'ajouter que cette incompréhension, cette méfiance étaient de l'époque. Même un esprit libéral et progressiste comme le romancier Ch. Dickens, qui séjournait alors à Lausanne, accablait de ses sarcasmes une société dont les exploits — ascensions du Weisshorn, du Cervin, etc. — ne contribuaient pas plus au progrès des sciences qu'un club de jeunes gens qui se seraient donné pour tâche de grimper à la girouette de toutes les cathédrales du monde. Il est difficile, à la lumière de nos idées du xx^e siècle, de situer dans une juste perspective le goût pour les courses de montagne à cette époque. Grimper par jeu, pour son seul plaisir, était une conception quasi inaccessible à la mentalité du temps. En outre, pour ce qui nous concerne, il faut tenir compte du caractère vaudois, doux, bon enfant, mais qui répugne à l'héroïsme. Ramuz nous a-t-il assez reproché de ne pas éprouver le « besoin de grandeur ! »

La mince phalange des clubistes des Diablerets n'en poursuivit pas moins son chemin, modestement mais fermement, sans trop se soucier de ce qu'on pensait d'elle. Les séances étaient rares ; on se réunissait chez l'un ou l'autre des membres. La cotisation annuelle était de 1 fr. ; elle fut portée à 1 fr. 50 lorsqu'il s'est agi de payer les travaux du refuge du Pas du Lustre. Sous l'inspiration du professeur Renevier, la Section s'était fixé deux tâches comme entrée de jeu, dont l'une était le complément de l'autre : l'exploration des Alpes vaudoises et la publication d'un ouvrage qui les décrira au point de vue géologique, botanique, zoologique, météorologique, etc. ; une véritable encyclopédie. Comme on le voit, la tendance scientifique était prédominante. On en discuta pendant des années, mais le livre ne vit le jour que dix-huit ans plus tard, sous la forme beaucoup plus modeste de l'*Itinéraire du C.A.S. pour 1880-1881*.

La Section fut plus heureuse dans son activité pratique, c'est-à-dire dans les courses. Ayant choisi le nom de Diablerets, il était naturel que la première mise au programme fût la montagne patronymique. La course eut lieu le 6 août 1864 ; il n'y eut que deux inscriptions, Ed. Bugnion et le Dr Cérésolé. Accompagnés de Ph. Marlétaz l'aîné, ils transportèrent et fixèrent au sommet une perche de 15 pieds (! ?) surmontée d'une girouette. Le Diableret devint la cime favorite. Anzeinde étant plus facilement accessible de Lausanne que le Col du Pillon, c'est de ce côté que se firent la plupart des ascensions. Tel clubiste la répéta dix-huit fois.

Si nos anciens ne craignaient pas le trajet à pied de Bex — et même de Lausanne — à Anzeinde, il faut croire par contre qu'ils trouvaient longue l'ascension proprement dite, car dès le début on chercha à l'abréger en créant un relais intermédiaire. L'épisode raconté par Ed. Bugnion mérite d'être conservé :

« Je me rappelle, entre autres souvenirs, que le Dr F. Cérésolé et moi avons installé un certain soir au-dessus d'Anzeinde un confortable lit à deux places, soutenu par un muret de pierres sèches et abrité par une couverture tendue par-dessus. C'était au haut de la longue pente que nous avons nommée les « Grands Gazons » (Loex Torteys). Je me rappelle avec émotion le grand silence de cette nuit passée au pied des rochers, silence interrompu seulement par l'écho des sonnailles des troupeaux valaisans, bien loin au-dessous de nous dans le vallon de Derborence. »

Les vestiges de cet hôtel des Grands Gazons ont été impi-toyablement balayés par les génies des Diablerets, irrités sans doute par cette intrusion. Ils devaient bientôt marquer encore plus sévèrement leur désapprobation.

Le 10 août 1865, une caravane comprenant Bernus, Koëlla et Renevier, accompagnés de Ph. Marlétaz et du mineur Ph. Cherix des Posses, monta au Diableret pour aménager et faciliter le passage dit *Pas du Lustre*. Pendant que les ouvriers y travaillaient, les clubistes et deux aides bénévoles construisaient

un mur de pierres sèches sous une roche en auvent de l'arête, pour en faire un abri. Il pouvait loger deux personnes et coûta 63 fr., partiellement couverts par un subside de 50 fr. de la Caisse centrale. Ce fut le début du refuge du Pas du Lustre, cet enfant de malheur.

Le programme des courses était des plus modestes : une ascension, une excursion avec les collègues genevois et valaisans, c'est tout. En 1867, le but était le Muveran. Trois itinéraires étaient prévus, par la Larze, par la Tour (la Tsabou) et par les Névés du Régent Bernard. Vu la quantité de neige, cette dernière variante fut abandonnée. En 1868, Béraneck proposa une course en compagnie des clubistes des sections voisines, Genève et Monte Rosa. Elle eut lieu en mai au Lac Tanay. Au retour, à Vouvry, ce furent des discours, réceptions officielles et parties de cave à n'en plus finir. C'est le début de la course traditionnelle des sections romandes.

A la suggestion du professeur Renevier qui songeait toujours à sa monographie des Alpes vaudoises, le Haut de Cry fut choisi comme but de la course officielle de 1868. Les Alpes, même voisines, étaient encore si mal connues que les clubistes s'interrogeaient pour savoir où se trouvait cette montagne. Ce fut une expédition mémorable. A la débandade, après avoir perdu des heures à Ardon pour trouver des victuailles et des porteurs, les hommes des Diablerets remontèrent la vallée de la Lizerne à la recherche du gîte qu'on leur avait annoncé, quelque part dans les chalets de l'Airette et de la Tsau d'Einzon où ils arrivèrent tard dans la soirée. Il va sans dire que personne ne put dormir. Après une nuit détestable, une moitié seulement de la caravane parvint au sommet. Cette aventure démontra une fois de plus l'insuffisance des chalets d'alpage pour les courses officielles. On envisagea diverses solutions, celle-ci entre autres : acheter une grande tente-abri qui serait matériel de Section, et qu'on ferait transporter chaque fois au pied de la montagne à gravir. Cette proposition rencontra des sceptiques.

En octobre 1868, le professeur Renevier revient sur le sujet du refuge du Pas du Lustre ; il insiste sur l'insuffisance de cet abri et présente un projet d'agrandissement, avec plan et coupe. Une commission est chargée de l'étudier et de le réaliser. Nous y reviendrons.

En décembre 1870 on décide la création d'une bibliothèque à l'usage des membres. Au début de l'été 1872, Jules Piccard invita les clubistes désireux de faire une course le dimanche à se rencontrer le vendredi soir au local du Café du Nord. C'est le point de départ des soirées du vendredi. Le Café du Nord se trouvait au haut de la rue de Bourg, presque en face du Café de Bourg actuel. Est-ce peut-être le voisinage du Club Alpin qui fit choisir le nom de Café du Chamois qu'on peut lire encore sur une des façades de la rue ?

Ainsi, petit à petit, non sans hésitations et tâtonnements, la Section prend corps, prend vie, enrichit son champ d'activité. Des innovations surgissent, qui deviendront des habitudes, des traditions : celle d'un banquet annuel, dont le premier eut lieu en janvier 1870 et réunit vingt-six convives, chiffre record. Le président Béranek y fit flotter le premier fanion. Le nom de la Section s'y détachait en noir sur fond de gueules.

Admis dans la Section en mai 1869, Emile Javelle en devient bientôt l'animateur. A la séance de juin 1870, il fait une entrée sensationnelle en « équipage de guerre » : il vient de réussir l'ascension de la Cime de l'Est. Plus forte sensation un mois plus tard. Il arrive tout droit de Zermatt et a « fait » le Cervin. (C'est la première ascension de ce sommet par un membre des Diablerets.) Il n'en tire aucune gloire ; ce fut, déclare-t-il, une « promenade à deux ». L'année suivante, ce sera le Weisshorn, puis le Rothorn (première traversée Zinal-Zermatt) et la Dent d'Hérens. Le grand mérite de Javelle, c'est d'avoir fait connaître au monde des alpinistes le massif du Trient, encore totalement ignoré, et qu'il fut le premier à explorer. Ce district va devenir le principal champ d'action de la Section.

FÊTE CENTRALE DU C.A.S.

Vers la même époque, notre Section fut sollicitée d'organiser à Lausanne la Fête centrale de 1872. L'entreprise était si importante, si risquée, que beaucoup hésitaient : nous ne sommes pas même une centaine, nous n'avons pas les reins assez solides. L'invitation fut néanmoins acceptée, mais une nouvelle difficulté surgit : personne ne voulait se charger du rôle de président de fête. Les amis personnels d'Eugène Rambert furent alors délégués à Zurich et réussirent à le convaincre.

La fête eut lieu les 24, 25 et 26 août. Le programme des « manifestations » nous paraît aujourd'hui plus redoutable que l'ascension du Cervin ; nos anciens devaient avoir une rude santé pour avaler tout ce qu'on leur avait préparé. Le deuxième jour était déjà très chargé : visite de la cathédrale, des musées, du château, puis assemblée générale avec longs discours en allemand et en français. Après quoi, grand banquet au théâtre, assaisonné d'une vingtaine d'allocutions, sans compter les chansons. On sort de table pour monter au Signal admirer le coucher du soleil, on en redescend pour assister à la soirée familière au Cercle de Beau-Séjour.

Et voyons l'horaire du troisième jour : départ à 5 h. pour Montreux et montée aux Avants (petit déjeuner). Les groupes se forment pour grimper aux Rochers de Naye, aux Verraux ou à la Cape au Moine. A 2 h., tout le monde est de retour pour le banquet à Glion : vins d'honneur, fanfares, rediscours, toasts, couplets. Mais il faut arriver à Chillon avant la nuit. Le canon tonne pour saluer l'arrivée à l'austère castel savoyard. Aux fenêtres, de gracieuses damoiselles agitent leur fichu en signe de bienvenue. Vin d'honneur à gogo, et, de nouveau, discours, allocutions, salutations à n'en plus finir. La soirée est déjà avancée lorsque la troupe s'embarque sur le *Bonivard*. Le canon retonne, feux de joie et feux de Bengale illuminent les rives. A Ouchy, le cortège se forme pour se rendre, à la lueur des lanternes vénitiennes, à l'Abbaye de l'Arc, où musique et chants

patriotiques... Cette fois c'est la fin !... Pas tout à fait, car voici la note, salée : 1300 fr. de déficit, qui fut couvert en partie par des contributions volontaires. Pour le reste, on éleva la cotisation à 2 fr. 50.

REFUGE DES DIABLERETS

Une commission avait donc été chargée d'étudier et de réaliser le projet d'un refuge au voisinage du Pas du Lustre. L'endroit choisi est un rocher surplombant de l'arête ouest, à 3050 m.¹ environ, au débouché de la Vire Bernus. A cette époque, on était persuadé qu'aucune construction en terrain découvert ne pourrait résister aux vents d'altitude ; c'est pourquoi on cherchait à les placer à l'abri d'un roc comme celui de Panossière. Le travail fut confié au guide Ph. Cherix des Posses, ancien mineur aux salines de Bex. Il s'en acquitta, dit la chronique, de la façon la plus intelligente durant l'été 1871. Il commença par agrandir l'excavation à coups de mine et de pic, puis il éleva un mur circulaire, percé d'une porte basse et d'une lucarne. Cela ressemblait à un gros nid d'hirondelle collé à la paroi. La construction, avec le transport du ciment, du sable et de l'eau, exigea trente-cinq journées d'ouvrier. « A l'intérieur, un plancher de bois, un petit fourneau de fonte garni d'une marmite et d'un long tuyau, une petite table à charnière, un « crésu », des tasses et des cuillers de bois portent le confort au plus haut degré. Le clubiste aguerrri, moyennant une botte de paille, un plaid chaud, des vivres et du bois, passera une nuit très supportable dans notre abri hermétiquement clos. »

¹ En fait, d'après les données du « Journal » manuscrit de G. Ad. Koëlla, que son petit-fils a bien voulu nous autoriser à consulter, il y eut deux projets, deux tentatives de construire ce refuge : celle de 1867, où l'on se borna à élever un mur de pierres sèches sous un rocher à *mi-chemin du col de Tête Ronde et du Pas du Lustre*, et le projet de 1869, réalisé en 1871, qui plaçait l'abri *tout près du Pas du Lustre, au débouché de la Vire qui regarde le Plan des Isles* (Vire Bernus). On en peut voir encore la muraille circulaire sous un ressaut de l'arête. Il coûta 336 fr. 45, dont 200 fr. fournis par la Caisse centrale du C. A. S.

En septembre, une délégation de six membres s'en fut reconnaître les travaux et revint... partiellement satisfaite. Elle avait procédé à quelques épreuves. Le refuge devait loger six personnes. « En fait, il y avait bien place pour six paires de pieds sur le plancher, mais la voûte cintrée obligeait les occupants à courber la tête dans une immobilité désespérante. Couchés, cinq se firent tout petits, et le sixième entra comme un coin dans la masse. » L'événement fut non seulement fêté dans la Section, mais célébré dans la presse en deux articles importants, l'un de G. A. Koëlla dans le *Conteur vaudois*, l'autre, d'Eug. Rambert, dans le Supplément du dimanche de la *Gazette* des 15 et 22 octobre 1871. « Où donc allons-nous, demandait Rambert après avoir décrit le refuge, avec ce débordement de luxe ? Si le Club Alpin meuble ses cabanes comme des chalets, il faudra que les chalets se meublent comme des hôtels. C'est en effet ce qui arrive : un hôtel à Anzeinde et une cabane aux Diablerets. Encore une fois, où allons-nous ? »

Hélas ! trois fois hélas ! La chronique de 1873 contient deux lignes laconiques, mais douloureusement éloquentes : « La Section devra s'occuper d'un nouveau refuge aux Diablerets, la cabane actuelle étant un fiasco total. » Que s'était-il passé ? Que le refuge, accolé à une paroi humide et suintante et ne recevant que peu de soleil, fut dès le premier hiver envahi par la glace. Une commission fut chargée d'y aller voir ; son rapport fut catégorique : aucun remède ; il faut l'abandonner à son malheureux sort.

PREMIÈRE CABANE D'ORNY

La présidence d'Emile Javelle, 1874-1875, fut marquée par une activité intense. Ses récits animent les séances ; ses interventions et propositions secouent l'apathie. Tout enflammé par sa découverte des beautés de Trient, il veut en faciliter l'accès et, le refuge des Diablerets s'avérant inhabitable, il s'efforce de faire admettre le projet d'une cabane près de la chapelle

d'Orny. La Section Monte Rosa est d'accord ; le Comité central a promis un subside de 600 fr. Ce ne fut pas facile. La décevante expérience des Diablerets était encore trop cuisante. Et puis, les cimes et glaciers du Trient n'avaient aucune célébrité, tout au plus une réputation dangereuse. La région était quasi inaccessible. Le nouveau refuge ne servirait qu'à quelques enrégés casse-cou. Le projet fut cependant voté, après une vive discussion (mars 1875).

Les plans, dressés par l'architecte Carrard, prévoyaient une cabane en pierre adossée au rocher, mesurant $9,50 \times 3,50$ m., recouverte d'un toit de zinc à un seul pan pour offrir moins de prise au vent et aux avalanches. Deux petites fenêtres assuraient un maigre éclairage. Pour décourager les voleurs, on y plaça des meubles en fer qui ne pussent être brûlés ou emportés. Couchettes pour dix personnes. Le coût était devisé à 2800 fr.

Dans un récit plein d'humour, Ed. Dufour, chargé de surveiller la construction, en a raconté les péripéties et les mésaventures ¹. Malgré les contretemps, la cabane fut achevée à la fin de l'été 1876 et inaugurée l'année suivante. Dufour avait consacré ses derniers jours là-haut à l'orner des plus beaux cristaux du Portalet et à fixer des cornes de chamois en guise de patères. Telle qu'elle était, avec son mobilier rustique et ses dures couchettes, la vieille cabane d'Orny fut considérée à l'époque comme une merveille. Les plans et des photos figurèrent en 1882 à l'Exposition alpine de Salzbourg où ils furent jugés dignes d'un prix. Les visiteurs de 1878 la comparent à « un Palais des Mille et Une Nuits, pourvu de tout le confort et d'un peu plus encore, aménagé de la façon la plus commode et où tout est de nature à satisfaire les plus exigeants ». On n'était pas gâté !

Malgré toutes les précautions, la cabane connut des mécomptes. Elle fut pillée à maintes reprises. En 1880, plainte fut déposée, et les coupables condamnés à une amende et à un

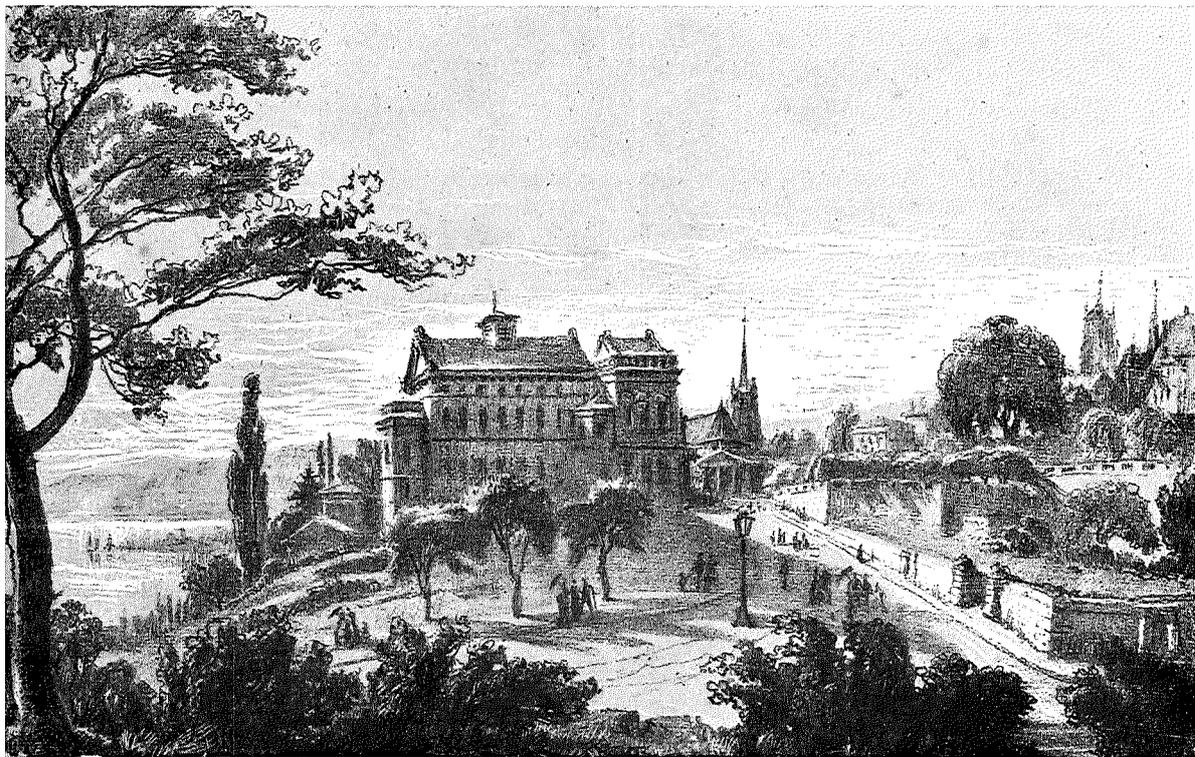
¹ *Echo des Alpes*, 1896.

mois de prison. Si l'on en croit les procès-verbaux, ils ne payèrent jamais un sou, et occupèrent leurs semaines de prison à faucher tranquillement leurs prés.

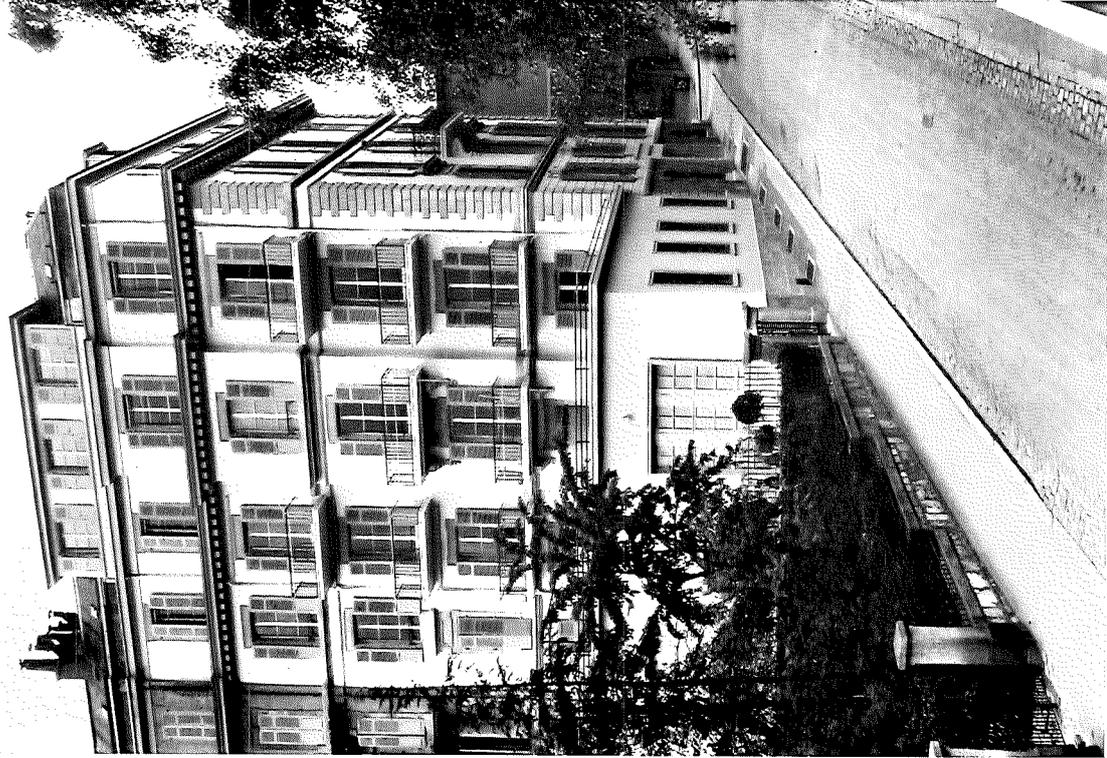
De temps immémorial, en période de sécheresse, les gens d'Entremont montaient en procession à Orny pour demander de la pluie. Il y avait là, sur la moraine bordant le lac, un rustique oratoire où le prêtre célébrait la messe. On en voyait encore les vestiges il y a quelques années. Ces expéditions n'étaient pas toujours édifiantes ; au retour, le cortège n'était parfois qu'un troupeau épars, les uns clopinant, les autres titubant ou tombant à la renverse. En 1884, les pèlerins, leurs dévotions accomplies et leur compte de péchés acquitté, ouvrirent immédiatement une nouvelle page en pillant les effets et les vivres d'un touriste en séjour à la cabane.

Quelques jours avant l'inauguration d'Orny, un groupe de clubistes étaient montés à Pont de Nant pour consacrer l'inscription des noms de Jean Muret et de Juste Olivier gravés dans le rocher. Celui de Rambert y fut ajouté en 1889.

La Section compte à ce moment deux cent trente membres, mais la proportion des montagnards actifs n'est pas plus forte qu'aujourd'hui. Vingt à trente clubistes assistent aux séances ; le nombre des grimpeurs est encore moindre. Les courses attirent moins que les banquets ! La conception qu'on se fait des difficultés et des risques de la montagne nous paraît aujourd'hui invraisemblablement outrée ; encore une fois, il faut tenir compte de l'évolution intervenue ; on ne peut pas juger nos prédécesseurs selon nos barèmes. Lorsqu'en 1879 M. Wirz fait en séance le récit de la première ascension de la Dent Jaune, sa description de l'escalade « fait dresser les cheveux sur la tête des plus hardis et des plus courageux. Cette ascension est un événement qui marque dans les annales du club. » Deux ans plus tard, G. Béranek fait de l'ascension de la Quille du Diable (Tour Saint-Martin) « un récit si effrayant que peu de personnes seront tentées d'imiter notre héros ». En 1890 encore, la



Le Pré Georgette en 1870



Notre maison de Beau-Séjour



Salle de Beau-Séjour

couvrir le déficit, les clubistes acceptèrent en maugréant de payer une contribution individuelle extraordinaire de 12 fr.

CABANE DU MOUNTET

Lors de l'assemblée des délégués de 1882, la Section Monte Rosa, à qui incombait l'entretien des cabanes valaisannes existantes, déclara ne pouvoir suffire à la tâche, et demanda à en être déchargée. Les Diablerets acceptèrent de s'occuper de celle du Mountet. Il s'agissait de l'ancien refuge blotti en contrebas de la plate-forme où s'élève la cabane actuelle. Le refuge était dans un état déplorable ; on fit en hâte quelques réparations, mais l'année suivante tout était à recommencer : porte et fenêtres enfoncées, paille pourrie sur les couchettes, mobilier détruit ou brûlé. Le président Henri de Constant, conscient de l'importance du site, voulut attacher son nom à la reconstruction de la cabane, et en fit accepter le projet par l'assemblée générale de novembre 1885. Saignée à blanc par la Fête centrale, la caisse de la Section ne pouvait suffire ; Diablerets sollicita l'aide des autres sections romandes. Genève accorda 100 fr., Moléson 50. Les plans de l'architecte Guinand firent pousser les hauts cris à certains clubistes : folie des grandeurs !

De Constant n'en poursuivit pas moins son idée et surveilla les travaux pendant les deux mois d'été 1887. Par économie, les murs de la cabane étaient construits en pierre sèche, et simplement jointoyés en surface, ce qui causa quelque appréhension quant à leur solidité, aussi de Constant jugea-t-il prudent de les renforcer par des tirants de fer. Tout le bois de la charpente fut pris dans la forêt à une demi-heure en aval de Zinal et ne coûta que 9 fr. 40, tandis que le transport jusqu'au Mountet coûta 800 fr.

L'inauguration de ce palais eut lieu le 4 septembre 1888. Les clubistes participant à la fête applaudirent à la proposition de

donner à la cabane le nom de Constantia, en témoignage de reconnaissance au constructeur. C'était à ce moment la plus spacieuse et certainement la plus belle des cabanes des Alpes suisses. Quelques chiffres montreront où en était l'alpinisme : sur les cent soixante hôtes du Mountet durant l'été 1890, vingt-deux ont passé le Col du Trift, treize le Col Durand, six le Col de la Dent Blanche ; mais il n'y eut que quatre alpinistes pour faire ou tenter l'ascension du Rothorn, et trois seulement à la Pointe de Zinal. Aucun pour l'Obergabelhorn ni pour la Dent Blanche ou le Grand Cornier. Ces cimes étaient considérées comme trop redoutables.

Une si belle construction ne pouvait être laissée sans surveillance ; le comité de la Section crut bien faire en l'affermant à la famille Epiney, avec droit d'y faire la restauration. Les abus et les plaintes ne tardèrent pas. Tout comme aujourd'hui dans certaines cabanes, le gardien-restaurateur du Mountet enflait ses notes. Deux clubistes protestent d'avoir dû déboursier 4 fr. pour du thé. Lors de la course officielle de la Section en août 1894, la facture fut de 250 fr. pour vingt participants. En outre, et c'est le plus grave défaut du système, les alpinistes apportant leurs vivres devaient attendre parfois des heures pour cuire leur potage : le gardien veut d'abord servir le client consommateur.

Ceci nous amène à dire quelques mots du régime primitif des cabanes du club. Pendant trente ans, le C.A.S. a construit des refuges alpins à disposition de ses membres et du public sans exiger d'eux la moindre contre-prestation. L'assemblée des délégués de 1885 confirmait encore le principe de la gratuité de l'usage des cabanes du C.A.S. On est surpris de constater que jusqu'en 1894 les budgets et comptes de la Section des Diablerets ne portent, au chapitre des cabanes, que les dépenses d'entretien, et aucune recette, sauf les subsides de la Caisse centrale. Celle-ci était tenue de couvrir les déficits jusqu'à concurrence de 200 fr. annuellement pour chaque cabane. Avec l'affluence croissante des touristes, le besoin se fait sentir de plus en plus

urgent d'une surveillance plus efficace et permanente. Pour le Mountet, le problème avait trouvé dans l'affermage une solution qui s'avéra peu satisfaisante. La question va se poser à nouveau pour la nouvelle cabane d'Orny.

* * *

Comme si elle éprouvait le besoin de reprendre haleine après le gros effort fourni pour la Fête centrale de 1885 et la construction de Mountet, la Section semble se reposer sur ses lauriers et vit sur sa lancée. Durant cette décennie, elle subit une perte sensible en la mort de deux membres influents, tous deux anciens présidents, Emile Javelle (1883) et Eugène Rambert (1886).

Javelle n'avait que trente-six ans, mais sa brève carrière de grimpeur et d'écrivain avait été active et féconde. A sa mort, ses amis décidèrent de réunir en un volume ses récits d'ascensions parus dans l'*Echo des Alpes* et d'autres revues. La tâche fut confiée à un éditeur, mais la préparation du recueil et le patronage par la Section, s'ils ne figurent pas formellement dans le livre, n'en sont pas moins réels ; cette publication doit être comptée à son actif. A la séance de novembre 1885, Rambert et Béranek pouvaient remettre à la bibliothèque le premier exemplaire sorti de presse des *Souvenirs d'un Alpiniste*. C'est une date importante dans l'histoire de la littérature alpine, car c'est le premier livre de langue française consacré uniquement à l'alpinisme, ceux de Rambert donnant plutôt une description générale des Alpes suisses sous leurs multiples aspects. L'ouvrage a eu de nombreuses éditions et n'a rien perdu de sa saveur.

Eugène Rambert avait été nommé membre d'honneur du C.A.S. La Section s'appêtait à le fêter en lui remettant son diplôme lorsqu'il fut emporté soudainement par une hémorragie cérébrale le 26 novembre 1886. Trois ans plus tard, son nom fut gravé sur les rochers de Pont de Nant à la suite de ceux de Jean Muret et de Juste Olivier. Nous verrons plus loin comment fut célébré le centenaire de sa naissance.

En revanche, la Section enregistre l'entrée de deux nouveaux membres qui devaient, par la suite, quoique en dehors d'elle, atteindre une grande renommée. En septembre 1892, le secrétaire note l'admission de l'étudiant Henri Guisan, notre futur général. La même année, le Dr Guglielminetti passe à Diablerets, venant de Monte Rosa. A l'âge de seize ou dix-sept ans, avec son ami Seiler de Zermatt, ils avaient « fait » le Cervin. Il devait plus tard devenir célèbre sous le sobriquet de Dr Goudron, inventeur de l'asphaltage des routes.

Après cette période de ralentissement, disons de recueillement, les signes de reprise se succèdent et s'accablent. Le scepticisme et les suspensions qui avaient accueilli les débuts de la Section des Diablerets en 1863 ont fait place peu à peu à la considération. Un témoignage de l'estime qui l'entoure est le fait que le Conseil d'Etat du canton de Vaud lui confie, en 1894, la formation et la surveillance des guides vaudois. En janvier 1892, les clubistes peuvent pour la première fois admirer des vues de montagne projetées sur la toile — on ne disait pas encore l'écran. Suit la première mention de la chorale des Diablerets, devenue le Piolet lyrique, puis Groupe des chanteurs, et enfin la présentation par le professeur Taverney de patins à neige (skis) rapportés de Suède.

NOUVELLE CABANE D'ORNY

Toutefois, le signe le plus important du « réveil » est la décision du 22 février 1893 de construire une nouvelle cabane à Orny. Le goût des courses de montagne s'était étendu. Champex se développait rapidement en villégiature à la mode. La vieille hutte de pierre adossée au rocher ne suffisait plus à contenir ses nombreux visiteurs. Les expériences du passé avaient montré les inconvénients du type primitif des refuges; l'ingénieur R. Guisan présenta les plans d'une cabane en bois, qui fut d'abord construite dans un chantier de la Borde, puis

transportée sur son emplacement actuel en étapes successives Martigny-Orsières-Orny par train, char et à dos d'homme. Le 17 septembre, la cabane était achevée, puis inaugurée le 24 par pluie et neige qui ne parvinrent pas à refroidir l'enthousiasme des participants à la fête : « Ce somptueux petit hôtel est d'un confort sans précédent dans les annales du Club Alpin. » Au point que l'on frappa une médaille commémorative de l'événement. Un modèle réduit de la nouvelle cabane figura à l'Exposition cantonale d'Yverdon, en 1894, mais la plupart des visiteurs le prirent pour un modèle de ruche. Les mignonnes couvertures devaient servir à tenir les abeilles au chaud pendant l'hiver ! La cabane coûta 8800 fr. ; la moitié de cette somme fut fournie par la Caisse centrale. Pour faire connaître la région, la Section organisa — chose toute nouvelle pour Lausanne — une grande soirée de projections lumineuses, au cours de laquelle cent cinquante clichés révélèrent au public lausannois les splendeurs du massif du Trient. Dès le début, la cabane d'Orny connut un grand succès. Bien que l'été 1894 fût aussi pluvieux que celui de 1960, de triste mémoire, elle hébergea six cent septante-deux personnes, et la modeste taxe de 50 ct., perçue pour la première fois, semble-t-il, suffit tout juste à couvrir les frais d'entretien. Tous ces visiteurs n'étaient pas de meilleur aloi. Les hôteliers de Champex faisaient de la cabane une sorte de dépendance pour leurs hôtes. Plus qu'une base de départ pour les ascensions, elle devenait le but même de la course pour les sociétés de chant, de gymnastique, de couture même. Un de nos collègues clubistes en fit en son temps un tableau désopilant dans une saynète, *Moille-Margot à la Montagne*, qui fut jouée à Lausanne. Les alpinistes n'y étaient plus chez eux. Ce qui détermina la Section d'y placer un gardien permanent en la personne de Maurice Joris. Il assumait cette tâche pendant plus de quarante ans.

CABANE RAMBERT

Par lettre collective du 5 avril 1894, les guides des Plans et de Gryon demandaient à la Section des Diablerets son aide financière pour la construction, dans la région du Muveran, d'une cabane dont ils prétendaient se charger. Mais notre caisse était vide. En outre, principale objection, d'aucuns ne voyaient pas de bon œil l'octroi d'un subside pour une cabane sur laquelle la Section n'aurait aucun droit de regard. Pour obvier à cet inconvénient, le comité proposa à la Section de se charger elle-même de la construction, sans faire appel à aucune subvention de la Caisse centrale. Le vent était à l'optimisme, « on trouvera bien l'argent », et, malgré les protestations du caissier, l'entreprise fut décidée à la quasi-unanimité. Comme celle d'Orny, dont elle était la réplique en petit, la cabane Rambert fut d'abord construite à Lausanne puis transportée et remontée sur le versant valaisan de la Frête de Sailles, malheureusement sur un terrain peu solide, ce qui causa par la suite bien des soucis. Grâce à la collaboration des guides précités qui s'étaient engagés à transporter les matériaux, on pensait s'en tirer avec 3000 fr. Les travaux, dirigés par Albert Barbey, furent interrompus par un terrible orage qui renversa la tente et emporta poutres et planches jusque dans le Creux de Sailles. Malgré ce coup dur, la cabane Rambert fut inaugurée le 20 juillet 1895. Ce fut une fête de trois jours, commencée le vendredi soir aux Plans par un cortège aux flambeaux, et qui ne prit fin que le lundi, sous les flonflons d'une fanfare, dans les caves de Leytron. Les frais d'inauguration furent sans doute pour quelque chose dans le dépassement du devis, la note finale s'élevant à 4500 francs. La forte fréquentation que connut la cabane montre qu'elle répondait à un réel besoin. Douze ans à peine s'étaient écoulés qu'il fallut l'agrandir. A ce moment déjà, Albert Barbey avait proposé de la reconstruire sur un autre emplacement, soit sur la Cretta Morez.

CARTE DU MONT BLANC

Il est temps de parler d'une entreprise à laquelle la Section ne fut intéressée qu'indirectement en la personne de son président, Albert Barbey, qui en fut le promoteur et l'auteur principal. Avec ses amis neuchâtelois L. Kurz et V. Attinger, il était l'un des meilleurs connaisseurs du massif du Mont Blanc. Un itinéraire à l'Aiguille d'Argentière porte son nom. Continuateur de l'œuvre de Javelle, il a accompli plusieurs « premières » dans le massif du Trient. V. Attinger, couchant sous la tente, avait passé une semaine à explorer le versant italien du Mont Blanc. Quant à L. Kurz, il était en train de rédiger son excellent « Guide » de la chaîne. Tous trois avaient pu se rendre compte de l'insuffisance des cartes du massif, tant françaises qu'italiennes. Nos cartes helvétiques Dufour et Siegfried n'étaient exactes que pour la partie suisse de la chaîne, du Dolent aux Aiguilles du Tour. D'où l'idée de dresser et publier une carte de la Chaîne du Mont Blanc.

Trois noms sont associés dans cette œuvre: Albert Barbey, Louis Kurz et l'ingénieur X. Imfeld. En 1893, les éléments de la carte, levés, données et calculs étant réunis, A. Barbey proposa au Comité central de la publier en annexe au *Jahrbuch*. Le C.A.S. aurait eu là l'occasion d'inscrire à son actif une œuvre belle et méritoire. La question fut âprement discutée à l'assemblée des délégués de 1894¹. L'incompréhension et l'opposition opiniâtre de certaines sections alémaniques — que peut-il venir de bon de Nazareth? — firent échouer le projet. La Section, dont les finances étaient épuisées, ne pouvait donner que son appui moral. Alors, très courageusement, A. Barbey se chargea seul de la responsabilité de l'entreprise, fit graver la carte à ses frais, et, à la séance d'avril 1896, il pouvait présenter à la Section le premier exemplaire de la *Carte de la Chaîne du Mont Blanc*, qui a été pendant un demi-siècle et est encore le

¹ Voir *Alpina*, 1894 pp. 42 et 58.

bréviaire des alpinistes qui parcourent le massif. La carte obtint une médaille d'or à l'Exposition nationale de Genève (1896) et un prix de 300 fr. offert par la Société de Géographie de cette ville.

CABANE AUX DIABLERETS

Depuis l'existence d'une cabane au Muveran, les guides des Ormonts se sentaient en infériorité vis-à-vis de leurs collègues de la Vallée de l'Avançon. En 1902, ils adressèrent au comité de la Section une requête lui demandant d'envisager la construction d'une cabane pour faciliter l'ascension du Diableret et de l'Oldenhorn. L'emplacement envisagé, au haut du vallon d'Entre la Reille, près de la Tête aux Chamois, convenait idéalement à ce but. Une commission fut chargée d'étudier le projet ; son rapport présenté à l'assemblée extraordinaire de mai 1903 était des plus favorables. Une cabane aux Diablerets, nom patronymique de la Section, et mieux encore édiflée cette fois sur sol vaudois, il semble que la chose ne devait donner lieu à aucune contestation. Les expériences faites avec Orny et Rambert excluaient une déconvenue comme celle du refuge du Pas du Lustre. Or il advint un de ces phénomènes étranges, qui font douter parfois du bon sens et de la maturité d'une assemblée, politique ou autre. Il s'était formé un clan de « puristes », qui prétendaient que la cabane projetée serait envahie par les pensionnats, les sociétés et les rastaquères, et que les vrais montagnards n'y seraient pas chez eux, etc. La discussion fut orageuse, désordonnée et interminable. Les arguments pour ou contre — ceux-ci parfois abracadabrants — n'en finissaient pas. A la fin, personne n'y voyait plus clair, mais tout le monde en avait « marre », et le vote négatif regrettable — 37 non contre 27 oui — fut dû, le procès-verbal permet de l'affirmer, à la fatigue et au désir d'en finir. Vote de lassitude et de mauvaise humeur.

L'année suivante, la Section faisait amende honorable en accordant un subside de 500 fr. pour la cabane des Diablerets,

construite par une société particulière. Ce geste assurait un traitement de faveur à nos membres sous forme de réduction de tarif.

LES LOCAUX DE LA SECTION : UN CLUB ITINÉRANT

Au début, le petit groupe des clubistes se réunissait chez l'un ou l'autre des membres, qui y allait de sa cave, car la séance se terminait en soirée familière et, en bon Vaudois, le maître de céans ouvrait quelques bouteilles.

Dès 1867, un local officiel fut choisi à l'Hôtel du Nord, qui se trouvait au haut de la rue de Bourg (N^o 28 actuel), dans un immeuble occupé plus tard par la Banque Cantonale. Il ne donnait pas pleine satisfaction, et l'idée de l'acquisition ou construction d'une maison à nous est lancée déjà en 1875, et renvoyée à des temps meilleurs. H. de Constant y revient dans son rapport présidentiel : « Notre local ne répond plus à nos besoins, et nous saluerons avec joie le jour où la question d'un local approprié, depuis si longtemps soulevée, trouvera sa solution. Puisse l'initiative ne pas trop tarder. En attendant que l'emplacement de l'édifice si ardemment désiré soit choisi, son plan élaboré, le capital nécessaire souscrit et que le bâtiment sorte de terre... »

En avril 1882, les séances se tiennent à l'Hôtel Beau-Site, mais en 1884 on émigre au Cercle de l'Arc. En mars 1890, toujours en mal de logis, Albert Barbey insiste sur la nécessité d'avoir notre propre maison. Il pense que nous devrions la construire nous-mêmes et estime qu'avec 10.000 fr. on pourrait édifier un bâtiment genre chalet sur le tertre du Belvédère.

En mars 1891, on déménage à l'Athénée¹, que les juges fédéraux viennent de quitter pour occuper leur palais de Montbenon. On respire ; mais, ô catastrophe ! à peine la Section est-elle installée dans la salle qu'elle a ornée avec amour que

¹ L'Athénée ou Casino était une petite salle de spectacles au sud-est du temple de Saint-François, sur l'emplacement du kiosque actuel des trams. La partie sud de la place, avec le poste et la B.C.V., n'existait pas encore.

la voici mise brutalement à la porte par l'autorité communale en vue de l'aménagement de la partie sud de Saint-François où se dressera bientôt l'Hôtel des Postes. On patauge de nouveau dans l'incertitude et le provisoire. On loue alors une salle du Café Noverraz au Grand-Chêne, où se tiendront les séances dès février 1892. Mais la Section grandit, les recrues affluent, et le local s'avère trop exigü, provoquant d'incessantes récriminations et créant des soucis au comité. Enfin, en juin 1900, le président put annoncer la signature d'une promesse de bail pour la location du premier étage du Cercle de Beau-Séjour, aujourd'hui remplacé par l'annexe de la Banque Cantonale. Le loyer de 1600 fr. paraissait énorme ; il put être réduit de moitié par la sous-location d'une partie de l'étage. Il fallut y apporter d'importantes transformations et aménagements avant que la Section puisse s'y installer en septembre 1902. Elle y demeura trente-trois ans. C'est le vieux local que plusieurs d'entre nous ont connu.

CABANE DUPUIS A TRIENT

Sous l'administration paternelle du gardien Joris, l'ordre règne maintenant à Orny. Plus ou moins, car la cabane est souvent surpeuplée. Au fourneau, les équipes se succèdent jusque tard dans la soirée, et le silence réglementaire ne s'établit que longtemps après l'extinction des feux. Témoin ces couplets où un visiteur grincheux a exprimé ses doléances :

*A la cabane
Au pied d'Orny,
Not' caravane
A mal dormi.
Un petit somme
Vers les minuit,
Fut tout en somme,
Et rien depuis.*

*A qui s'en prendre?
On n'en sait rien ;
Au lit peu tendre ?
Au dur coussin ?
A quelque puce,
Sans bruit suçant
Avec astuce
Notre bon sang ?*

*Cherchez la cause.
Quoi qu'il en soit
Je sais un' chose :
Sous ce bon toit
Not' caravane
A mal dormi
A la cabane
Au pied d'Orny !*

En 1901, la Section avait bénéficié d'un legs de 2000 fr. de Julien Dupuis, somme qui devait être affectée à la construction d'une cabane. On songea d'abord à agrandir Orny, mais voici que se présente une autre solution : décharger celle-ci en construisant une nouvelle cabane plus haut, à 3100 m., sur un contrefort de la Pointe d'Orny. On espère que la distance supplémentaire — 1 h. 30 — et la crainte du glacier décourageront les pensionnats et les promeneurs qui encombrèrent trop souvent la cabane du lac. Cette dernière ayant bien résisté aux éléments, l'architecte Jules Centurier adopta le même type de construction : charpente revêtue d'une double paroi. On prit la précaution de l'ancrer solidement au rocher. Les quatre cent nonante-quatre charges représentant les quelque 13.000 kg. de matériaux furent transportées à dos d'hommes et de femmes d'Orsières à Trient. L'auteur de ces lignes, qui se trouvait de passage à Orny, a gardé très vive l'impression lamentable de l'arrivée de la colonne de porteurs et porteuses

courbés et haletants sous leur fardeau de planches et de poutres. Le coût de la cabane Dupuis s'éleva à environ 10.000 fr., dont 4000 furent fournis par la Caisse centrale. Inaugurée en août 1906, elle s'avéra bientôt insuffisante. En 1915 déjà, il fallut l'agrandir et porter le nombre des couchettes à quarantedeux, puis la remplacer en 1935 par la belle cabane en maçonnerie dite du Trient.

Puisque nous en sommes à la construction d'une nouvelle cabane, il est opportun de dire quelques mots du *terrain sur lequel sont édifiés nos refuges*. A qui appartient-il ? Quel est son statut légal ? La question peut sembler oiseuse, et pourtant !... A la séance du 26 novembre 1896, il y eut grand émoi à la lecture d'une lettre d'un certain Baptiste Rouvinez de Grimontz, qui prétendait avoir *acheté* le terrain sur lequel s'élève la cabane du Mountet, et se proposait d'y construire un hôtel. Le comité reçut mandat de rechercher les preuves que le terrain nous a été concédé en bonne et due forme. En juillet 1898, le président put rassurer l'assemblée en apportant les précisions suivantes : « Le comité a fait procéder au bornage de notre propriété du Mountet. Le terrain à nous cédé par la commune d'Ayer, soit 60.000 m², est délimité par six bornes et croix gravées sur le rocher. Le procès-verbal de cette opération a été dressé par le notaire Théodule Monnier de Sierre. L'acte de propriété est inscrit au Bureau des hypothèques à Sion. » Malgré ce fait acquis et enregistré, la possession du terrain du Mountet nous fut de nouveau contestée quarante ans plus tard lorsqu'il s'est agi de reconstruire la cabane. Le président d'alors, L. Diday, dut entreprendre de longues recherches et de longs pourparlers afin d'établir définitivement notre droit.

Mis en alerte par les prétentions de Rouvinez sur le terrain du Mountet, le comité s'occupa en 1899 de rechercher les actes de cession du terrain pour les cabanes d'Orny et Rambert. Celui d'Orny se trouve dans les archives du Comité central ; à celui de Rambert il manquait la ratification par l'Etat du Valais. Celle-ci est obtenue le 30 mai 1900. Nos cabanes sont et devraient être désormais à l'abri de toute surprise et de toute entreprise.

LE SKI ENTRE EN SCÈNE

Au tournant du siècle, un nouveau champ d'activité s'ouvrit aux alpinistes, laissant entrevoir, encore que très vaguement, des perspectives illimitées. Comme dit plus haut, le professeur Taverney, au retour de Suède, avait présenté à la séance de mars 1893 une paire de patins à neige qu'il appelait « skis », et dont il vantait les mérites comme moyen de circuler sur la neige même profonde. Il n'obtint qu'un succès de curiosité amusée et sceptique, tout comme les premiers avions pour notre génération. Jusqu'ici l'activité hivernale du Club, outre les séances, se bornait généralement à un banquet, toujours très achalandé. De temps en temps une course d'hiver, aux Mosses, aux Rochers de Naye ou au Saint-Bernard, à pied ou en raquettes. Au Nouvel-An 1876 toutefois, un groupe des Diablerets accomplit un exploit où Rambert avait échoué : la traversée des Plans sur Bex à Sion par le Col des Essets et Derborence. Je dis exploit, car c'en fut un. Le 3 janvier, ayant couché aux Plans, six clubistes des Diablerets, sous la conduite du guide Martin, se mettent en route malgré le temps menaçant, sans raquettes ni skis, il va sans dire. Dès le Richard, ils pataugent dans la neige profonde. La bourrasque les assaille au Col des Essets ; ils errent totalement désorientés. Par chance, ils repèrent le Vallon de Cheville, d'où ils gagnent Derborence et le Chemin Neuf, sur la rive gauche de la Lizerne. Interminable la descente dans la nuit jusqu'à Aven et Sion, où ils ne parviennent qu'à 11 h. du soir. Quelques années plus tôt, au mois de mars, donc en plein hiver alpin, Javelle était monté du Col de la Forcla au Plateau du Trient, en franchissant les séracs.

C'étaient là des exceptions. A la fin de l'automne, l'alpiniste accrochait dans un réduit, avec un soupir, sac, corde et piolet jusqu'à la saison prochaine. Cependant, la suggestion de Taverney ne fut pas perdue. Quelques originaux, vadrouilleurs impénitents, se procurèrent des lattes et se mirent à parcourir le Jorat enneigé, la Tour de Gourze et les Pleïades. Ils faisaient

sensation. Un lundi matin, le journal sérieux qu'est la *Gazette* signalait avec une pointe d'ironie qu'on avait vu la veille un éminent avocat traverser la ville avec ses deux filles, glissant sur ces curieux engins. Ils n'étaient guère qu'une vingtaine en 1904, empruntés, fort maladroits et surtout ignorants. Skis, fixations, bâton (unique) étaient des plus primitifs ; cheminement, technique, virages, antidérapants, tout était à trouver, à créer, à comparer. Comme l'a écrit P. L. Mercanton, un de ces précurseurs héroïques et obstinés, « chacun sentait la nécessité d'apprendre mieux son métier de skieur, et pour cela d'échanger exemples et expériences ». On éprouvait aussi le besoin de s'unir dans l'adversité et en face de l'incompréhension pour opposer un front plus solide aux railleries et aux quolibets. Le 12 décembre 1904, sur l'initiative du prénommé, une vingtaine de clubistes se rencontrèrent au local de Beau-Séjour et fondèrent le Groupe des skieurs de la Section des Diablerets. Chez quelques-uns, l'empressement initial ne fut qu'un feu de paille ; les vingt du début ne furent bientôt plus que six, et même trois ; mais de vrais fidèles ne tardèrent pas à venir renforcer le jeune Groupe de leur ferveur enthousiaste : l'avocat Alfred Carrard, Ch. Jacottet, L. Ramelet, Hermann Wellauer, puis Henri Faes et, en 1908, Marius Lacombe, l'inoubliable « patron » des skieurs. Malgré l'opposition sournoise ou déclarée de la majorité de la Section, celle-ci accorda au nouveau-né la consécration statutaire officielle.

Il est difficile aujourd'hui de comprendre et de se représenter la résistance et même l'antagonisme que le ski rencontra dans le Club et dans le public en général, incompréhension qui persista une bonne dizaine d'années. Personne alors ne croyait à l'avenir du ski. Pour la masse de la Section et du public, ce n'était là qu'un jeu de fantaisistes qui ne tarderait pas à perdre tout prestige. On a souvent reproché au C.A.S. un conservatisme invétéré et irréductible. Non sans raison. Le conservatisme a du bon, mais il peut devenir un principe débilitant, un élément de mort. Tout en restant fidèle à l'esprit des traditions

utiles, il faut savoir rester ouvert et accueillant, comprendre les jeunes, accepter les innovations, les conceptions différentes des nôtres sous peine de se fossiliser. Ce qui ne vaut rien tombera de soi-même. C'est ce que nos vétérans n'ont pas toujours su faire. Pendant longtemps, les cercles dirigeants du C.A.S. s'obstinèrent à ne voir dans le ski qu'une mode passagère et regardaient le nouveau venu avec scepticisme. En 1913, pour le cinquantenaire du C.A.S., le vénéré Dr Dübi, ancien président central, fut chargé d'en retracer l'histoire. On reste abasourdi, en relisant le vaste tableau — 300 pages — qu'il a dressé de l'activité de notre association pendant le premier demi-siècle de son existence, de constater que le ski y est quasiment ignoré. Quelques mentions dans l'histoire particulière des sections, c'est tout. Sur les 90 pages relatant la vie interne du C.A.S. il n'y a pas un chapitre, pas même un paragraphe consacré au ski ou à l'alpinisme hivernal. Et lorsque, arrivé au bout de sa longue tâche, du tournant de l'histoire où il se trouve, l'auteur détache ses yeux du passé et jette un regard vers l'avenir, il ne soupçonne rien, il ne pressent rien de la nouvelle aurore qui va illuminer notre route. Dès 1904, Genève avait vainement proposé que la Caisse centrale accorde des subventions pour la construction de chalets pour skieurs. Il faudra attendre plus de vingt ans, jusqu'en 1926, que le ski soit admis officiellement dans le programme des activités du C.A.S.

LE CLUB ALPIN ET LES CHEMINS DE FER DE MONTAGNE

Le début du siècle fut l'ère des chemins de fer de montagne (on ne parlait pas encore de téléfériques). Le C.A.S. admettait parfaitement ceux qui desservaient les vallées alpines ou certains sommets-belvédères. Le M.O.B., les lignes des Pléiades, des Rochers de Naye, du Gornergrat ne suscitèrent pas d'objections sérieuses. Mais les projets proliféraient ; chaque station de villégiature voulait avoir le sien. Les lignes projetées Sierre-

Zermatt par Zinal, les Avants-Molésou par Soladier, et surtout celles du Cervin et du Diableret soulevèrent dans les cercles alpins des protestations véhémentes. Le projet du Cervin fut vivement discuté dans la Section. Chose curieuse, il avait presque autant de partisans que d'adversaires. Contre celui du Diableret, ce fut une levée générale de boucliers, une vague de fond unanime et irrésistible. La Section adressa au Conseil d'Etat du canton de Vaud une note de protestation exposant tous les motifs de notre opposition. Elle faisait état de l'insuffisance de la justification financière du projet, et citait l'exemple du Brienz-Rothorn qui en était à sa deuxième faillite. La même note, contresignée par le C.C. de Coire et par le Heimatschutz, fut remise au Département fédéral des Chemins de fer, lui demandant de refuser la concession.

En même temps, une initiative populaire fut lancée contre le projet. Mme Dupontet, fervente amie du Club Alpin, se dépensa sans compter ses peines pour recueillir des adhésions dans les hameaux les plus reculés du Grand District. En quelques semaines, l'initiative réunit plus de trente mille signatures. On polémiqua avec passion. On fit même une chanson :

*Les frères Amiguet,
A nous doter s'entêtent
D'un projet laid et bête
De rails au Diableret.
Les frères Amiguet.*

*Anzeinde, Diableret,
Tout le monde en voiture !
Adieu, belle nature,
Adieu, toi fier sommet,
Anzeinde, Diableret !*

Il y eut heureusement des voix plus harmonieuses pour défendre l'intégrité de notre montagne patronymique.

La campagne contre le chemin de fer engloba dans sa réprobation l'instigateur du projet. Candidat au Conseil national, il échoua lamentablement aux élections d'octobre 1912. Son chemin de fer ne fut jamais construit. La première Guerre mondiale survint, et l'on n'en parla plus. Mais les futurs actionnaires de la ligne doivent une belle chandelle à notre Section qui leur a épargné un amer bouillon.

Ainsi, consciente de son rôle, la Section des Diablerets s'affirme et élargit son champ d'activité. Elle crée de nouveaux organismes. Des postes de secours en montagne, munis du matériel *ad hoc*, sont installés aux Plans sur Bex et à Orsières. En 1911, le pasteur-guide L. Spiro émet l'idée d'organiser des cours théoriques et pratiques pour initier la jeunesse à l'alpinisme et la mettre en garde contre ses risques. Un premier projet d'assurance obligatoire contre les accidents de montagne rencontra une forte opposition dans les sections romandes et particulièrement dans la nôtre. On ne voulait pas de la société étrangère — l'Assicuratrice — avec laquelle les pourparlers étaient engagés.

Si notre Section n'a pas participé ces dernières années aux expéditions alpines à l'Himalaya et aux Andes, elle peut en revanche revendiquer l'honneur de compter parmi les siens l'un des premiers pionniers suisses de ces grandes entreprises, alors exceptionnelles. Il s'agit du D^r J. Jacot-Guillarmod, qui fut président de 1915 à 1917.

En 1902, il participa à la première tentative au célèbre K2, dans le massif du Karakorum, organisée par Oscar Eckenstein. Avec son compagnon Wessely, Jacot-Guillarmod parvint jusqu'à 6600 m. (voir son livre *Six mois dans l'Himalaya*).

Trois ans plus tard, mis en goût par cette première aventure, J. Jacot-Guillarmod met sur pied sa propre expédition à l'Himalaya, et fait une tentative malheureuse au redoutable Kanchenjunga (8579 m.). Malheureuse, car notre compatriote Alexis Pache de Morges y perdit la vie (voir *Echo des Alpes*, 1914).

Un autre de nos collègues des Diablerets, P. L. Mercanton, membre d'honneur du C.A.S., participant à une expédition norvégienne, a réussi, en 1921, la première ascension du Beerenberg (2330 m.), dans l'île Jan Mayen, îlot perdu dans les brumes de l'Atlantique nord, quelque part entre l'Islande et le Groenland.

Signalons enfin que l'auteur de ces pages a fait en 1910 l'ascension de l'Ararat (5160 m.), de biblique mémoire (voir *Le Tour du Monde*, Hachette, 1911).

D'autre part, l'essaimage qui avait commencé avec la création de la Section Jaman se poursuit. En 1912, ce sont les clubistes d'Yverdon qui se détachent et s'organisent en sous-section.

On peut parler de cette époque comme du bon vieux temps. La vie est facile, bon marché ; l'excellent vin de la grande année 1911 se débite à quatre sous les deux décis. Pas de nuages menaçants à l'horizon. Il y a bien une guerre entre l'Italie et la Turquie à propos de la Tripolitaine, suivie d'une autre dans les Balkans, mais c'est si loin que ça ne nous touche guère davantage que si ça se passait dans la lune. Et c'est dans une vraie euphorie que la Section des Diablerets s'apprête à célébrer fastueusement le 50^e anniversaire de sa fondation.

III

DU CINQUANTENAIRE AU CENTENAIRE, 1913-1963

CE FUT une grande fête... mais aussi une épreuve de résistance, qui se déroula sous la direction du président Henri Fæs. Dans l'après-midi du samedi 15 novembre, par une journée pluvieuse du genre de celles dont l'été 1960 nous a gratifiés, plus de trois cents clubistes, accompagnés de leur épouse ou famille, occupaient jusqu'en ses derniers recoins l'aula du Palais de Rumine, richement décorée pour la circonstance. Après avoir présenté la plaquette qui retrace la vie de la Section au cours de ce premier demi-siècle, le président céda la tribune aux conférenciers. Tout d'abord Ch. Burnier, ancien syndic de Lausanne, situant les Alpes dans la littérature romande, et citant F. Monneron, H. Durand, J. Olivier et Rambert, démontra magistralement — et courageusement, car la nouvelle vague de nos hommes de lettres raillait ces précurseurs — que nos montagnes ont été une riche source de poésie. Le professeur Maurice Lugeon, déjà à l'apogée de sa renommée de savant géologue, fit un exposé étincelant, qu'il s'efforça de rendre accessible aux profanes, de l'orogénie des Alpes vaudoises.

Quelques heures plus tard, le banquet officiel rassemblait deux cent cinquante personnes au Casino de Montbenon. Avec un optimisme imperturbable, la « commission des divertissements »

avait préparé un programme copieux qui retint les hôtes jusqu'au petit jour. Il était près de 3 h. du matin lorsque le 31^e discours enfin achevé permit de lever le rideau pour la représentation d'une saynète-revue inspirée de la légende de la fée d'Aï, qui ne faisait qu'ouvrir la partie dite récréative.

Nos ancêtres avaient une solide santé.

Le club se reposait de ces glorieuses fatigues lorsqu'un accident dramatique vint secouer sa léthargie. Au matin du 1^{er} mars 1914, trois de nos collègues, S. Marmillod, R. Meylan et H. Dentan, qui comptaient parmi les meilleurs skieurs de la Section, quittaient avec le guide Bruchez un chalet de Mondzeu-Verbier où ils avaient couché pour monter à la Rosa Blanche. Le temps était splendide, la neige parfaite ; tout promettait une belle journée. Parvenus à l'Alpe de la Chaux, ils suivaient le tracé du bisse. Soudain, en un endroit qui semblait de toute sécurité, une large plaque de neige se détachâ et entraîna les trois skieurs dans le couloir de Sarrayer où ils trouvèrent la mort. Du fait de la personnalité des victimes, cette catastrophe fit sensation à Lausanne.

La vie avait repris son cours paisible lorsque, en plein été, éclata la première Guerre dite mondiale. Ce fut comme un coup de foudre dans un ciel serein. L'Europe s'était habituée à la paix qui y régnait depuis près d'un demi-siècle. On ne croyait pas à la guerre. Celle-ci, disait-on, ne pourrait durer plus de trois ou quatre semaines ; avec les armes modernes, les armées seraient rapidement anéanties. Le monde fut comme frappé de stupeur. La mobilisation générale vida villes et campagnes de tous les hommes valides. Toute activité commerciale et industrielle s'arrêta ; à plus forte raison celle de la Section. Les quelques clubistes inaptés au service militaire demeurés à Lausanne firent quand même une apparition le vendredi soir au local où, désarmés, ils erraient comme des fantômes dans une salle vide et morne. Les registres des procès-verbaux sont muets pour ces derniers mois de 1914.

La vie, toutefois, a des ressources infinies. Dès Noël on dut bien se rendre compte que, contre toutes les prévisions, la guerre

continuait et s'étendait. En janvier 1915, la démobilisation d'une partie des troupes rendit la plupart des hommes à leur foyer, à leur bureau ou atelier et... au Club. Le fait d'en avoir été privé le leur avait rendu plus cher. D'autant plus qu'un décret de l'autorité ayant fixé à 22 h. la fermeture des établissements publics, notre vieille salle de Beau-Séjour, local privé, devenait un havre de liberté où la soirée pouvait se prolonger *ad libitum*. Réaction naturelle, la menace qui ne cessa de peser sur notre pays pendant ces quatre années semblait, vu l'incertitude des lendemains, agir comme un stimulant et pousser chacun à mordre plus avidement au gâteau de la vie. On se remit aux courses, autant pour se distraire de la hantise de cette guerre interminable que pour son plaisir. Les alpinistes suisses éprouvèrent la satisfaction de se sentir enfin chez eux ; privés de la clientèle étrangère, les hôteliers nous accueillaient volontiers.

Entraînés par leur « patron » Marius Lacombe et par H. Fæs, les skieurs se montrèrent particulièrement actifs. Ils organisent des cours pratiques et techniques à Châtel Saint-Denis, puis aux Pléiades. Ils reparlent de plus en plus d'un projet qui leur tient à cœur : avoir un chalet pour eux. Toutes sortes de combinaisons sont envisagées et étudiées : location ou achat d'un ancien chalet qui serait aménagé selon nos besoins, acquisition d'une baraque militaire, construction nouvelle. En février 1918, donc encore en pleine guerre, l'assemblée du Groupe décide de construire à la Borbuintse, où l'on acquiert, au prix de 5 ct. le mètre carré, un terrain idoine dans un site des plus favorables. Pour le payer, le Groupe lance une souscription et une tombola au sein de la Section, ce qui ne manque pas de provoquer les « ronchonnements » de ceux qui n'ont pas encore compris : « Les skieurs deviennent terriblement remuants, exigeants, encombrants. » Les jeunes, par contre, sont emballés et affluent au Club par la porte du Groupe, si l'on peut dire. Nous avons nommé Marius Lacombe. C'est lui qui, ayant repris dès 1918 le flambeau des mains d'Henri Fæs, par

son exemple et son dévouement à la cause du ski, créa dans le Groupe une admirable unanimité, rassembla et lia les jeunes énergies en un faisceau indissoluble.

Inauguré en décembre 1919, le chalet de la Borbuintse était, si je ne fais erreur, la première cabane de ski en Suisse romande. A cette époque, il n'y avait aux Paccots que quelques granges à foin.

Pour l'alpinisme en général, la guerre fut incontestablement un stimulant. Dès 1917, malgré la fermeture des frontières, nos cabanes enregistrent une fréquentation record. Les grimpeurs n'ont pas attendu l'armistice du 11 novembre 1918 pour « repartir ». Dans ce domaine, la fin du conflit marque un véritable tournant, presque une révolution. La grande aventure finie, ceux qui l'ont vécue, qui ont respiré son atmosphère d'héroïsme et de danger éprouvent un universel désarroi. Retombés sur le sol terne de la vie quotidienne, l'air manque à leurs poumons. Ils sont débordants d'énergie, et ne trouvent pas de but valable à leurs yeux où leurs jeunes forces pourraient s'employer. Ils ont une soif impérieuse à la fois de puissance et de renoncement. Ils voudraient accomplir quelque chose de grand, quelque chose qui les élève, ne serait-ce que pour un instant, au plan du surhumain. Beaucoup d'entre eux demandent à la montagne de satisfaire ce désir de domination. Là ils pourront assouvir ces instincts de lutte et de conquête qui sommeillent au tréfonds de notre être, refoulés et tenus en bride par la vie civilisée, mais jamais complètement éteints.

Dans les Alpes s'ouvre l'ère des « faces nord ». Avec une audace inouïe, les grimpeurs s'attaquent aux derniers « grands problèmes ». En France, on assiste à la création du Groupe de Haute Montagne, qui se signale dès le début par des exploits magnifiques. Chez les nations vaincues, la jeunesse cherchera dans les victoires alpines un dérivatif à l'amertume de la défaite, et dans la conquête des parois encore inviolées une revanche sur le sort des armes. Pour elle, l'alpinisme sera une école d'héroïsme au service du pays, et peut-être une préparation à la revanche.

De là ces entreprises d'une témérité désespérée, poursuivies au mépris du danger et de la mort sur les flancs de l'Eiger et des Grandes Jorasses, et que notre génération condamnait d'un mot : c'est de la folie ! Folie pour nous, qui n'avions pas fait la guerre. En effet, l'alpinisme suisse demeurera pendant quelques années en deçà de ces limites extrêmes. Le réveil s'exprime chez nous sous d'autres formes. Le cauchemar de la guerre avait créé une rupture entre les temps d'avant et ceux qui suivirent, cela dans tous les domaines, sociologique, psychologique et surtout économique. Le Club, qui jusqu'ici a recruté ses adhérents dans ce que les Anglais appellent « the Upper Middle Class », la classe moyenne supérieure des professions libérales, bourgeois aisés, professeurs, avocats, médecins, ingénieurs, etc., se démocratise et reçoit des recrues provenant de toutes les couches de la population. Dès 1918, les listes de candidats s'allongent ; l'effectif, longtemps stationnaire autour de huit cents membres, va doubler au cours des dix années suivantes (1634 en 1930), malgré les saignées subies par l'accès à l'autonomie des sous-sections Yverdon (1917) et Chaussy (1919). En guise de compensation, d'autres sous-sections se créent à la Côte (1922), à la vallée de Joux (1923), à Vallorbe, Morges et Payerne (1925). Une vraie floraison.

L'activité proprement alpine s'élargit parallèlement. Les programmes des courses officielles, auxquels on reprochait d'être trop bénins — et trop chers — se font plus intéressants. En 1922, on y trouve les Droites dans le massif du Mont Blanc. Puis c'est le Rothorn de Zinal qui figure sur la liste, non sans provoquer les protestations de la vieille garde. La course, avec quatorze participants, fut un succès.

Même progrès dans les courses privées. Dans les Alpes vaudoises, Pierre Qu'Abotse, l'Argentine, l'Arête du Roc Champion avaient été longtemps la pierre de touche des varappeurs. Maintenant ce sont les Miroirs, l'Arête Vierge, le Muveran par la Frête de Sailles qui sont à l'honneur. Profitant du bel été 1919, plusieurs équipes des Diablerets gravissent sans guide l'Arête

de Zmutt et celle des Quatre Anes, regardées jusqu'alors comme des courses tout à fait exceptionnelles. Elles sont désormais classiques.

* * *

L'élan réjouissant des années d'après-guerre ne devait pas tarder à se traduire en réalisations tangibles importantes. Avant d'en parler, il convient de mentionner certains faits qui, bien que n'étant pas l'œuvre de notre Section, intéressent tous les clubistes puisqu'ils concernent l'ensemble du C.A.S.

ASSURANCE

C'est d'abord l'assurance contre les accidents de montagne, dont on avait voulu en 1913 imposer l'obligation, et qui avait finalement été admise avec caractère facultatif. Entre temps, les idées avaient évolué. On avait reconnu l'importance et l'immense utilité de l'institution ; son caractère obligatoire, contre lequel les Romands s'étaient rebiffés dix ans auparavant, n'était plus un obstacle. Georges Leuch, président central du C.C. de Berne (1923-1925), résolut de faire aboutir le projet durant son consulat. En signant le contrat avec un cartel de sociétés suisses, on faisait de l'assurance contre les accidents de montagne une œuvre nationale ; elle ne dépendait plus d'une société étrangère. Il ne fut pas trop difficile de faire comprendre et admettre aux vétérans, qui ne font plus de grandes courses et ne sont plus exposés aux accidents, que leur collaboration, sacrifice infime, permettrait d'abaisser les primes et de faire bénéficier tous les clubistes de l'assurance, en vertu de notre devise « Un pour tous, tous pour un », laquelle n'est pas toujours appliquée aussi honnêtement. La qualité d'assuré devenait inséparable de celle de clubiste dès le moment où celui-ci était admis dans une section. Minutieusement étudié et préparé, le contrat d'assurance fut finalement voté par l'assemblée des délégués de 1925.

La question des périodiques est un peu plus compliquée. Dès sa fondation en 1863, le Club Alpin suisse décida de publier un « Annuaire » (*Jahrbuch*) destiné à ses membres. Le premier volume parut en 1864. Comme on pouvait s'y attendre, les textes français n'y occupent qu'une place minime, aussi, dès 1867, le C.C. en donna une édition française. Mais les Romands montrèrent si peu d'intérêt pour cet ouvrage que les frais de traduction et d'impression furent loin d'être couverts ; on dut y renoncer dès 1869. Le *Jahrbuch* restait donc la seule publication officielle pour l'ensemble du C.A.S.

La Section genevoise, fondée en février 1865, fit imprimer pour ses membres quatre modestes cahiers sous le titre d'*Echo des Alpes*. Cette publication n'avait rien d'officiel ni de régulier. Les 2^e et 3^e cahiers furent imprimés par les soins et aux frais du président F. Thioly. Ces cahiers étaient tirés à 250 exemplaires, ce qui explique leur extrême rareté. Dès 1866, le comité de Genève décida de prendre la chose en mains et de se charger de la publication du journal, dont le prix d'abonnement était de 2 fr. 50. En 1870, l'édition française de l'Annuaire étant supprimée, l'*Echo des Alpes* devint l'organe officiel des trois sections romandes alors existantes, Diablerets, Monte Rosa et Genevoise. La Caisse centrale accordait un subside de 300 fr., somme qui, vu le déficit chronique, fut portée à 600 fr. en 1871, puis à 1000 fr. en 1874. Le nombre des abonnés était alors de quatre cents. La création de nouvelles sections romandes — Moléson en 1871, Neuchâteloise en 1876 — en augmentant le chiffre des abonnés, délivra la commission de l'*Echo* des soucis financiers qui avaient été son lot dès le début.

En 1892, l'assemblée des délégués fit sienne la proposition du C.C. d'Interlaken de publier sous le titre *Alpina* un *Bulletin officiel* du C.A.S., trilingue, qui serait remis gratuitement à tous les clubistes habitant la Suisse. Le premier numéro parut en juillet 1893. Il y eut dès lors trois publications du C.A.S. :

le *Jahrbuch* pour les clubistes alémaniques, l'*Echo des Alpes* pour les Romands, et l'*Alpina* pour tous. Comme ce dernier était gratuit, les Romands s'en accommodèrent volontiers, bien que les textes allemands y eussent la part du lion. D'autant plus facilement que, éperonné par la menace de concurrence, le comité de rédaction de l'*Echo* fit des efforts méritoires pour enrichir les sommaires de ses cahiers qui, de trimestriels, devinrent mensuels dès 1895. Inévitablement, dans une revue de ce genre, qui dépend de collaborations volontaires faites gracieusement, il se trouve autant d'ivraie que de bon grain. On lui a reproché d'être trop exclusivement genevoise ; mais à qui la faute, si les autres Romands étaient trop paresseux pour lui envoyer des récits ou des études. Quoi qu'il en soit, c'était notre journal, en français de la première à la dernière page, et parmi les brouilles, il y avait des articles de réelle valeur. Les années 1910 et 1911, tout particulièrement, contiennent en priorité une suite inestimable de descriptions richement illustrées des nombreuses ascensions et passages nouveaux effectués dans le massif du Mont Blanc par le célèbre grimpeur français Emile Fontaine. L'auteur en facilita la publication par un don généreux.

La guerre de 1914-1918 avait fait apparaître et même s'exacerber certaines divergences d'opinion et surtout de sentiments entre la Suisse alémanique et la Suisse romande. Celle-ci était passionnément francophile, tandis que les sympathies de la première allaient généralement à l'Allemagne. D'où le fameux fossé, heureusement comblé depuis. Dans d'autres domaines également, l'unisson n'existait pas. En dépit de tous les chants et discours, les mentalités seront toujours différentes.

C'est sans doute la raison qui inspira au C. C. de Berne (1923-1925) l'idée patriotique de créer un lien commun entre tous les clubistes suisses. Obéissant à la tendance centralisatrice et unificatrice qui domine notre politique nationale depuis 1848, et peut-être au slogan « Un seul club, un seul journal », le président central conçut le projet de remplacer les trois périodiques

alpins suisses par une revue unique *Les Alpes*. D'autres raisons que sentimentales parlaient en faveur de cette transformation. Trois revues coûtent cher, c'était du gaspillage. En les fondant ensemble, on pourrait en améliorer le contenu et surtout enrichir l'illustration. Pour gagner l'approbation des Romands, le statut du nouveau périodique accordait à la langue française le tiers des pages de chaque fascicule, soit un chiffre supérieur, proportionnellement, à celui de la répartition linguistique des membres du C.A.S. Le premier numéro des *Alpes* est daté de janvier 1925.

La nouvelle publication fut diversement accueillie en Suisse romande. Les uns s'en déclaraient enchantés ; d'autres, à la réception du cahier mensuel, le feuilletaient négligemment et, impatientés de tourner tant de pages de texte allemand avant de rencontrer un article qu'ils pouvaient lire, regardaient les illustrations et... glissaient le fascicule dans la corbeille à papiers. C'était là, de nouveau, un gaspillage regrettable. Il fallut attendre vingt-cinq ans pour obtenir deux éditions séparées, française et allemande.

La suppression de l'*Echo des Alpes*, fin 1924, eut une conséquence qui nous intéresse directement. A l'assemblée générale de décembre, Ch. Trivelli proposa la création d'un bulletin qui servirait d'organe pour les communications du comité, les convocations, les programmes des courses, et serait comme le miroir où la vie de la Section viendrait se refléter. Ce bulletin mensuel serait adressé gratuitement à tous les membres de la Section. Le promoteur affirmait que, grâce à la publicité, il n'en coûterait pas un sou à la caisse de la Section. L'assemblée applaudit ; une commission fut désignée séance tenante, et le 20 janvier suivant le premier numéro du *Bulletin de la Section des Diablerets* sortit de presse.

A-t-il tenu toutes ses promesses ? Dans la présentation liminaire de notre petit journal, le rédacteur écrivait :

« En mettant tous les membres en rapport régulier avec la Section, en leur rappelant ce qu'elle devient, ce qu'elle fait, ce qu'elle espère accomplir, nous espérons que son existence leur

deviendra plus chère encore, que son avenir les intéressera davantage, que chacun sera plus fier d'en faire partie, qu'elle deviendra de plus en plus un foyer rayonnant qui réchauffera les tièdes, galvanisera les énergies latentes, en fera naître de nouvelles... »

Il est incontestable que notre *Bulletin* a servi et sert encore à resserrer les liens entre les membres de la Section, entre eux et le comité ; ceux-là mêmes qu'on ne voit que rarement aux séances se sentent rattachés à un corps vivant. Il porte à nos collègues dispersés, et surtout à ceux habitant l'étranger, un écho apprécié de la vie de la Section ; c'est une voix du pays. Il est toutefois un point où les prévisions du promoteur se sont avérées par trop optimistes. Pendant les premières années, en effet, grâce au désintéressement du comité de rédaction et des annonceurs, le coût du *Bulletin* n'a pas atteint ou dépassé 200 fr. Il est monté peu à peu à 500, puis 800, 1200, 1500 fr., pour atteindre aujourd'hui près de 4000 fr. L'élévation du standard de vie, qui a fait doubler notre effectif, est en fonction de la hausse des tarifs ; les deux phénomènes sont connexes. Mais même à ce prix, notre *Bulletin* est devenu indispensable.

COMITÉ CENTRAL DE LAUSANNE, 1926-1928

Conformément aux prescriptions des statuts, la Suisse romande devait fournir le C.C. pour les années 1926-1928. Les autres sections en liste s'étant désistées, c'est à celle des Diablerets que revint cet honneur, et Henri Fæs fut acclamé futur président central par l'assemblée des délégués d'Interlaken. Il réunit autour de lui une solide équipe de collaborateurs pour former le Comité central de Lausanne.

Les tâches du C.C. ressortissent avant tout à l'administration et au contrôle : finances, cabanes, publications, assurances, secours en montagne, etc. Mais chaque C.C. se fixe habituellement un programme particulier de réalisations qui lui tiennent à cœur. Nous avons longuement parlé du ski à propos de la

fondation du Groupe des skieurs des Diablerets et montré quelles résistances il avait rencontrées au sein de la Section. Dans l'ensemble du C.A.S., le ski était l'objet d'un ostracisme analogue. Le Club s'obstinait à prétendre ignorer le nouveau jeu et avait jusque-là refusé de l'admettre comme l'une de ses activités officielles. H. Fæs, skieur enthousiaste de la première heure, inscrivit cet objet comme tâche principale de son consulat. Il y mit toute sa persévérance et son adroite diplomatie : en novembre 1926, l'assemblée des délégués de Lausanne vota les propositions qui lui étaient soumises, et le budget qui portait une somme de 15.000 fr. pour le développement du ski et pour l'aménagement ou la construction de chalets.

C'était la consécration d'un état de fait plutôt qu'un point de départ. Notre Groupe de skieurs n'avait pas attendu la manne officielle pour agir.

ALBUM DES CABANES

Une autre réalisation du Comité central de Lausanne fut la publication d'un nouvel album des cabanes. La tâche figurait au programme du C.A.S. depuis nombre d'années ; deux ou trois C.C. avaient transmis à leurs successeurs le soin de l'achever. Lorsque la commission de Lausanne prit connaissance du dossier, elle se trouva en présence d'un amas de documents disparates, la plupart surannés. D'autre part, les progrès intervenus dans les arts graphiques invitaient à abandonner la phototypie pour une technique d'illustration plus moderne. Il fallut tout reprendre *ab ovo*. Le résultat fut l'album offert aux clubistes au prix imbattable de 4 fr. 50.

CHALET LACOMBE

Entraînés par leur « patron » M. Lacombe et stimulés par le succès de Borbuintse, nos skieurs envisageaient la construction

d'un second chalet, à une altitude supérieure, qui permettrait de pratiquer le ski plus avant dans la saison. Depuis quelques années, le Groupe louait une chambre dans le restaurant de la Pierre du Moëllé ; les avantages de la région étaient connus. Les skieurs résolurent d'y édifier un foyer permanent. En quelques semaines, par des collectes, souscriptions et grâce à un don du « patron », la somme nécessaire fut bientôt réunie et le 6 décembre 1925, par une journée et une neige qui semblaient faites sur commande, ils eurent la joie d'inaugurer le chalet Lacombe. Chacun de nous connaît l'incomparable splendeur du site, en face des Alpes vaudoises et de la chaîne du Mont Blanc.

CABANE DUFOUR A LA NEUVA

Parmi les projets de nouvelles cabanes dont le C.C. de Lausanne eut à s'occuper, celui de la Neuva — ou l'A Neuva — émanait de la Section des Diablerets. En 1924, notre collègue Ed. Dufour, le constructeur de la première cabane d'Orny en 1876, avait légué par testament à la Section une somme de 12.000 fr. pour la construction d'une nouvelle cabane. Il y eut de longues discussions quant à l'emploi de cette somme. L'année précédente, le C.C. avait offert à la Section des Diablerets de reprendre la cabane Bétemps au Mont Rose, mais l'assemblée du 25 février 1926 se prononça pour la construction d'un refuge dans le cirque de l'A Neuva. Au début de juin de la même année, une commission, accompagnée de deux hommes du pays, se rendit sur les lieux pour chercher un emplacement. Ce ne fut pas facile. En amont du Bloc Javelle, trop bas pour y placer le nouveau refuge, les longues pentes appuyées aux rochers des Eissettes sont régulièrement balayées par les avalanches, ce qui avait déjà fait hésiter l'Union montagnarde genevoise, dont les cairns-témoins étaient emportés chaque printemps. Les deux chasseurs indigènes n'étaient pas encourageants. Parvenus à 2500 m., les commissaires allaient faire demi-tour et rentrer

bredouilles, lorsqu'on avisa un promontoire rocheux 300 m. plus haut. Il fallait y aller voir. Foulant la neige profonde, trois d'entre eux se dévouent. Surprise : le sommet du contrefort est une belle terrasse, spacieuse, bien détachée du flanc de la montagne. Un site idéal, juste en face du Tour Noir. Ils en prennent possession en y élevant trois cairns imposants. Moment solennel : ici se dressera notre future cabane ! Commencée en 1926, la construction fut achevée en 1927 et inaugurée le 4 septembre. C'était notre premier refuge en solide maçonnerie, entièrement boisé à l'intérieur. L'expérience avait montré que c'est le type de construction qui satisfait le mieux aux conditions de solidité et de confort en haute altitude.

CENTENAIRE EUGÈNE RAMBERT

A peine était-on remis des festivités de la Fête centrale de Montreux (septembre 1928), que le comité de la Section fit appel à de nouvelles bonnes volontés pour préparer la célébration du centenaire d'un de ses membres les plus illustres, Eugène Rambert, né le 6 avril 1830. Une commission fut chargée d'en élaborer le programme. Il était entendu au début que cette célébration devait se faire en collaboration avec l'Université, la société de Zofingue et le Club Rambert (section montagnarde de l'Union chrétienne), et les contacts nécessaires avaient été pris. Le programme comportait deux actes principaux :

- a) Séance académique officielle à l'aula du Palais de Rumine, avec participation des autorités civiles et universitaires.
- b) Pèlerinage à Pont de Nant pour inaugurer le monument consacré à l'écrivain, auteur des *Alpes suisses* et chantre des Alpes vaudoises.

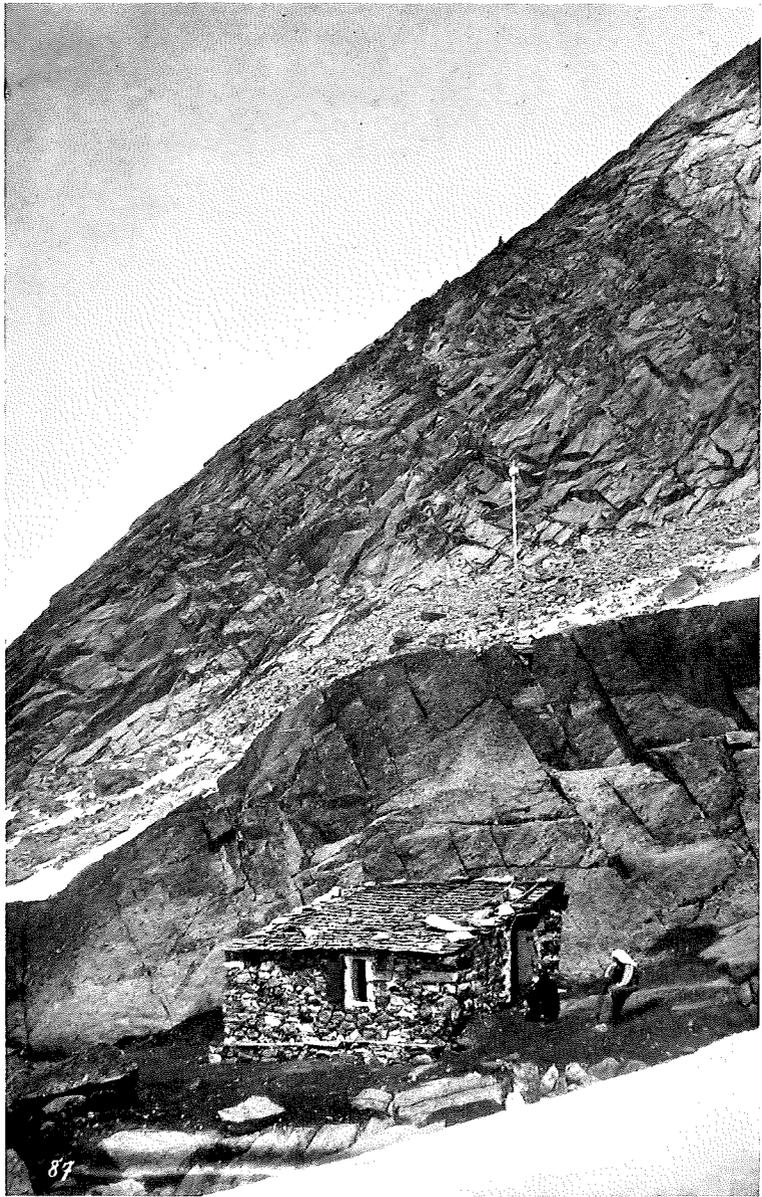
La cérémonie du 29 mars fut très digne. Au public qui remplissait l'aula richement décorée de fleurs et d'attributs alpestres vinrent tour à tour parler de Rambert : le conseiller d'Etat *Maurice Paschoud* (Rambert citoyen), le professeur *Arnold*



Cabane Dupuis à Trient



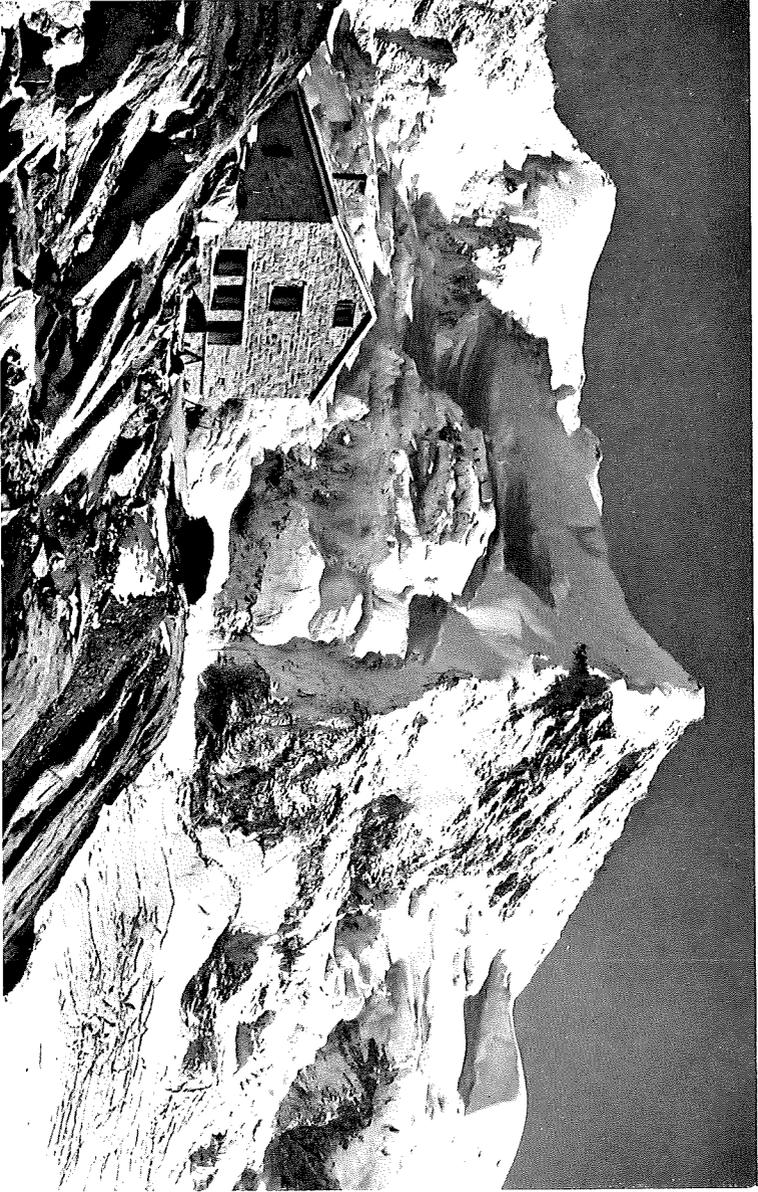
Cabane du Trient



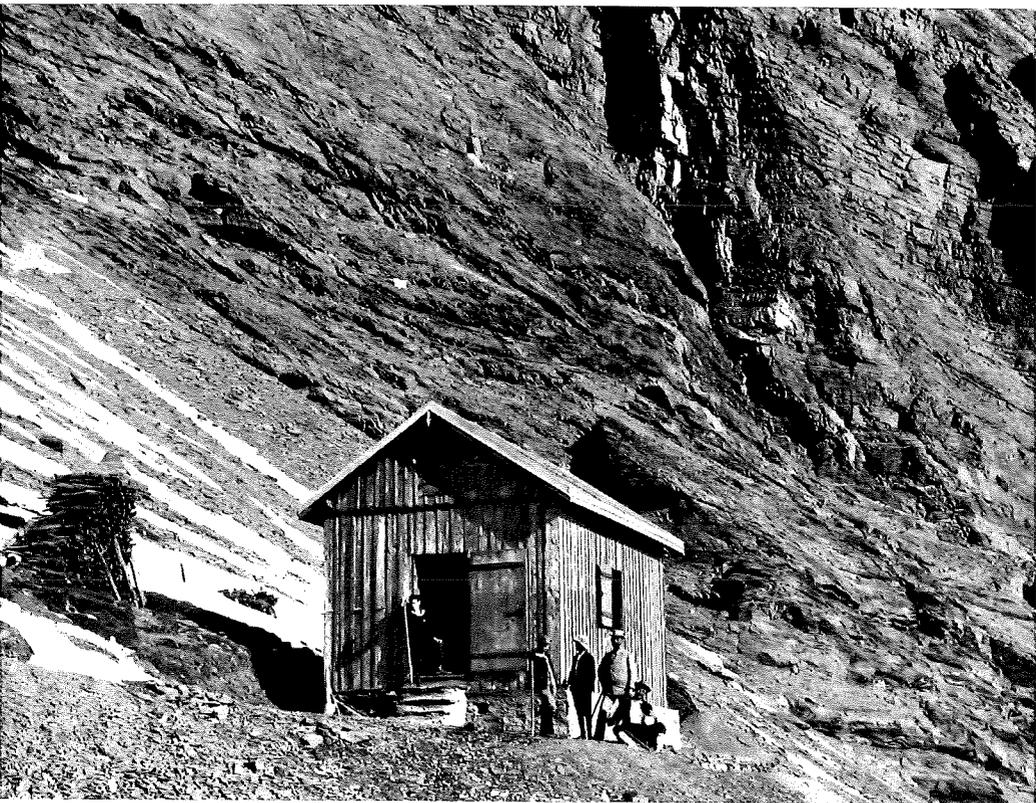
Premier refuge du Mountet



Cabane Constantia au Mountet



Nouvelle cabane du Monttet



Cabane Rambert à la Frête de Sailles



Nouvelle cabane Rambert



Cabane Dufour à l'A Neuva

Reymond (carrière professorale de Rambert), *Pierre Kohler*, au nom de l'École polytechnique de Zurich, *H. Faes* (Rambert homme de sciences) et *L. Seylaz* (Rambert alpiniste et écrivain national).

Quelques jours plus tard, *Ed. Vittoz* faisait au Casino une conférence publique et populaire sur notre écrivain national. Séance et conférence étaient particulièrement destinées à rappeler au grand public le souvenir de Rambert et de son œuvre. La presse y contribua par d'importants articles ; la *Gazette* y consacra tout un numéro.

Par contre, le pèlerinage de Pont de Nant fut une fête essentiellement clubistique et populaire, à laquelle les habitants du Grand District s'associèrent en foule, spontanément. Le Vallon des Plans, où Rambert fit des séjours dès l'âge de seize ans jusqu'à sa mort, fut toujours son « coin » préféré. La famille Marlétaz et les gens du vallon l'avaient adopté comme un de leurs enfants.

La journée du 1^{er} juin 1930 fut favorisée par un temps magnifique. La fête a laissé des impressions inoubliables à ceux qui eurent le privilège d'y participer. Dès 7 h., les trains spéciaux déposaient à Fontana Seula des colonnes de clubistes avec leur famille et de gens du pays, qui montèrent à Pont de Nant dans la lumineuse splendeur de cette matinée. A 11 h., il y avait sur le pâturage plus de six cents personnes pour écouter dans le recueillement l'allocution du pasteur Paul Vittoz. Après quoi, le président Marcel Bornand écarta le voile qui drapait la Pierre au Syndic et remit aux autorités de Bex le monument commémoratif, une stèle de bronze portant en haut-relief les traits de Rambert, œuvre du sculpteur Milo Martin. Paul Rambert, juge fédéral, parla de son père en termes émouvants de piété filiale.

La fête se prolongea gaiement en pique-niques sur le pâturage fleuri. Le hasard voulut — cela tomba si à point qu'il y eut des gens pour prétendre que tout cela avait été agencé à l'avance, comme dans Tartarin — qu'un groupe de chamois,

vraiment authentiques, vinrent faire une démonstration de leur agilité sur les vires qui ceinturent la paroi dominant le Jardin alpin. Peu après, une grosse avalanche descendue des hauteurs du Muveran vint s'écraser avec bruit sur le pâturage. C'était presque du théâtre.

Plusieurs tomes du grand ouvrage de Rambert *Les Alpes suisses* étant épuisés, la Section des Diablerets entreprit de rassembler en un volume, à l'occasion du centenaire de l'écrivain, les morceaux les plus vivants et les plus caractéristiques de son œuvre. Car, ainsi que le rappelle l'avant-propos, « si Rambert n'a fait qu'éveiller en nous les instincts de conquête, il nous a fait connaître, comprendre et aimer mieux les beautés de l'Alpe. Avec lui, nous avons appris à flâner, à observer, à rêver d'amour et de mort devant une touffe de bruyère victorieuse de l'hiver, à méditer sur le grand drame qui se poursuit entre la nature créatrice et les forces destructrices qu'elle recèle. »

Introduit par une notice de Virgile Rossel sur la vie et l'œuvre de Rambert, le recueil commémoratif forme un beau volume in-4^o, illustré de reproductions de vues de l'époque.

* * *

En cette année 1930, la Section paraît être en pleine prospérité. La construction de la cabane de l'A Neuva, puis les fêtes du centenaire de Rambert ont montré son activité et sa vitalité. Les sous-sections y participent, Morges en aménageant un chalet à la Foirausaz, Vallorbe en construisant une charmante et confortable cabane au Mont d'Or. Le Groupe des skieurs a agrandi la Borbuintse et construit le chalet Lacombe. La commission de la bibliothèque fait imprimer le catalogue de ses richesses littéraires. Le Groupe des photographes, qui avait été pendant quelques années un phare à éclipses, est ressurgi de ses cendres et organise (novembre 1931) une exposition de photographies de montagne qui a grand succès. Et pourtant !

De même que, lors d'une ascension, la caravane, parvenue sur un palier, fait une halte dont le chef de cordée profite pour examiner la suite de l'itinéraire, le président Louis Seylaz, en prenant possession de sa charge, (1931-1933), fit avec ses collaborateurs, comme il est de coutume, un tour d'horizon pour reconnaître et fixer le programme des tâches à accomplir. Il y en a deux qui s'imposent avec une urgente nécessité : trouver un nouveau local et reconstruire la cabane Dupuis. Elles sont immédiatement talonnées par la reconstruction de Mountet et de Rambert, qui s'annonce tout aussi indispensable à bref délai. Mais les chiffres articulés par la commission du local, qui a étudié plusieurs projets sur lesquels nous reviendrons tout à l'heure, et par celle des cabanes, soit 300.000 et 80.000 fr., donnent le vertige et semblent devoir reculer à l'infini la réalisation de ces deux premiers objectifs. Au regard de ces sommes, notre fonds de réserve et nos ressources sont dérisoires. Jamais nous n'y arriverons. On serait tenté de jeter le manche après la cognée.

CABANE DU TRIENT

Construite en 1906, la cabane Dupuis a mal résisté aux fureurs des vents d'altitude. Les charpentes ont pris du jeu et, durant les nuits de tempête, ses ais disloqués gémissent sous les coups de boutoir, les vents coulis et la neige pénètrent par les fissures, les plaques de zinc de la toiture vibrent avec un bruit de tonnerre. En outre, bien qu'agrandie en 1915, elle est presque toujours trop petite ; les soirs d'affluence, la vie y est vraiment pénible. Mais le nerf de la guerre et de l'action manque, hélas ! Dans son rapport de décembre 1931, le président est navré de devoir constater que « des grandes tâches qui nous pressent aucune n'est en voie de réalisation ».

Dans le sombre couloir d'impuissance où comité et commissions tâtonnaient durant les années 1931-1932, une lueur d'espoir jaillit fin 1932 à l'annonce que le Club suisse des femmes

alpinistes (C.S.F.A.) faisait un don gracieux de 40.000 fr. au Club Alpin avec la désignation précise que cette somme devait être affectée à la reconstruction de la cabane Dupuis. Les contre-prestations étaient des plus modestes : réserve au C.S.F.A. d'un petit dortoir et inscription rappelant que la cabane a été construite avec son aide.

Cette nouvelle, bientôt confirmée, eut pour effet de ranimer les énergies. En mai 1933, l'assemblée charge Ch. Trivelli de dresser les plans. En juillet, la commission de construction, accompagnée de Mlle Alice Morel, présidente du C.S.F.A., qui avait été l'inspiratrice si ce n'est l'instigatrice de ce geste généreux en notre faveur, monte à Trient pour choisir l'emplacement du nouveau refuge.

Etant donné l'importance et le coût de celui-ci, la Section pensait pouvoir compter sur une modeste subvention de la Caisse centrale, car ni notre fonds des cabanes ni notre caisse ne pouvaient fournir les 40.000 fr. qui manquaient pour équilibrer le plan financier de la nouvelle construction. Mais le don du C.S.F.A. avait fait des jaloux outre-Sarine. Le C.C. de Baden s'obstinait à considérer ce don comme une subvention de la Caisse centrale. La correspondance se fit orageuse et virulente. Nous eûmes beau démontrer l'urgence et l'importance de la cabane, étaler notre pauvreté et crier notre misère, tout ce que nous pûmes obtenir de l'assemblée des délégués de Coire, c'est ce que le président L. Henchoz devait appeler une « modeste violette », un subside de 3000 fr. Le plan financier se présentait donc avec un découvert de 30.000 fr. Qu'importe, l'élan était donné. Les travaux furent adjugés à l'entrepreneur Brantschen de Sion. Celui-ci commença par ouvrir un sentier pour les mulets — il y en avait encore à cette époque — du vallon de Saleina à la moraine du Glacier d'Orny.

Pendant toute la durée de la construction, de fin juin à septembre, le président L. Henchoz et Ch. Maillefer, chef des cabanes, montèrent chaque semaine à Trient pour constater l'état des travaux, encourager les maçons et le maître d'œuvre.

Prenant la route à 4 h. du matin, ils étaient à Praz de Fort avant 7 h., puis, réconfortés d'un café tiède, ils entreprenaient la longue grimpe et rentraient le même soir à Lausanne. Grâce à la bonne organisation de l'entrepreneur et à son expérience dans les travaux de haute montagne, la construction progressa rapidement malgré le temps peu propice au-dessus de 3000 m. L'inauguration eut lieu le 16 septembre 1934 en présence de trois cents montagnards, clubistes, amis et invités, remplis d'admiration à la vue de l'édifice imposant, la plus belle et la plus vaste des cabanes des Alpes suisses.

CABANE BARRAUD A ANZEINDE

Au plus fort des préoccupations que causaient le projet de construction à Trient et la recherche d'un local, le président fut un jour prié de passer à la clinique Cecil où M. William Barraud de Bussigny était en convalescence. Ce dernier et Mme Barraud firent part de leur intention de faire un don à la Section des Diablerets pour la construction d'une cabane, en souvenir de leur fils, notre collègue René Barraud, victime d'un accident à la Dent de Ruth en juin 1932. Or, les finances de la Section étaient déjà hypothéquées au maximum par les deux entreprises citées. En outre, les statuts centraux n'admettent pas qu'une cabane subventionnée porte le nom d'un donateur. La cabane projetée devait donc être construite par nous sans aide quelconque de la Caisse centrale. Que faire ?

La solution fut trouvée sans trop de peine. Le Groupe des skieurs, possesseur des chalets de Borbuintse et Lacombe, était en plein essor, avec des finances prospères. C'est lui qui se chargerait de construire la cabane René Barraud ; mais comme le don de la famille était en faveur de la Section, tous les clubistes des Diablerets y auraient libre accès aux mêmes conditions que les membres du Groupe. Ainsi fut décidé. Anzeinde fut choisi comme site. La commune de Bex accorda le terrain nécessaire,

et le nouveau refuge s'éleva au cours de l'été 1934 sur les plans de notre collègue P. Lavenex. Il fut inauguré le 30 septembre par une journée splendide. Sous le nom de son Groupe de skieurs, la Section des Diablerets inscrivait à son tableau une nouvelle réalisation sur le plateau d'Anzeinde, chanté par J. Olivier et Rambert, au pied de la cime tutélaire chère au cœur des montagnards vaudois.

NOTRE MAISON DE BEAU-SÉJOUR

Il est regrettable que l'habitude n'ait pas été prise dès le début de l'appeler « Hôtel du C.A.S. », comme on dit Hôtel de Ville et Hôtel des Postes, car le terme de « local », qui en est la désignation habituelle, reste bien en deçà de ce que la chose représente pour nous. Cette question du local est certainement celle qui a causé le plus de soucis, de préoccupations, de plaintes, de critiques et d'espoirs, et cela dès les premières années de l'existence de la Section. Nous avons fait plus haut l'historique des diverses salles où elle tint ses assises jusqu'en 1900 : Hôtel du Nord, Café Noverraz, Cercle de l'Arc, Casino-Athénée et enfin, dès 1902, Cercle de Beau-Séjour. Les doléances à ce sujet réapparaissent presque chaque année dans les procès-verbaux.

Avant d'être vieux et lugubre, le local de Beau-Séjour avait été neuf et pimpant. Pendant près de vingt ans, il fut pour les clubistes le lieu bienvenu de leurs rendez-vous hebdomadaire et mensuel, surtout pendant la première Guerre mondiale où, en dépit des restrictions imposées à la vie publique, il fut notre refuge. C'est à partir de 1920 que commença la désaffection, et que les plaintes se firent de plus en plus véhémentes. Très suffisante lorsque la Section comptait quatre cents membres, la salle de Beau-Séjour fut trop étroite lorsque l'effectif monta à neuf cents (1920). Elle était mal chauffée et mal ventilée. On crut remédier à ce dernier défaut en interdisant de fumer avant 21 h. 30. C'était le moment où la partie administrative prenait

fin ; du coup, une centaine de pipes, cigares et cigarettes s'allumaient, si bien que le conférencier devait prendre la parole et présenter ses clichés à travers un épais rideau de fumée tabagique, encore souvent interrompu par les ordres de service du personnel claironnés dans le passe-plats sonore comme un haut-parleur : « Trois cafés nature, un demi de vieux ! »

Enfin le Cercle de Beau-Séjour, propriétaire de l'immeuble, et qui avait été pendant un demi-siècle un élément très actif de la vie sociale lausannoise, était en train de mourir d'une triste mort. Quelques personnages surannés et fantomatiques ne parvenaient pas à animer les vastes pièces désertes du rez-de-chaussée. Tout le bâtiment était comme « somniféré ».

Mais il y avait un fait plus grave. Au cours des années, la Banque Cantonale, en vue de sa future extension, avait patiemment racheté les actions ou parts du Cercle. Lorsqu'elle en détint la majorité, elle nomma un de ses hommes président du Cercle. Dès ce moment, celui-ci, qui était pourtant un de nos camarades, se sachant maître de la situation, fit comprendre à la Section qu'elle devait chercher un autre logis, et même que plus tôt nous déguerpirions mieux cela vaudrait. Nous risquions donc d'être mis à la porte d'une année à l'autre. Le bail fut dénoncé pour le 30 juin 1931. La menace était sérieuse. Il y eut des grincements, des entrevues dramatiques. Finalement, fin 1931, la direction de la B.C.V. nous fit savoir que les constructions n'étaient pas imminentes, et que nous pouvions compter sur un sursis de trois ans.

Pour être différé, le danger n'était pas moins réel. Trouver un autre local à des conditions acceptables pour nos ressources n'était pas chose aisée. Depuis nombre d'années, le sujet revient comme un refrain obsédant et impérieux dans les rapports présidentiels et les procès-verbaux. Un fonds spécial a été créé, qui s'alimente peu à peu de quelques rares dons et du 10 % des bénéfices éventuels sur les comptes de l'année. « Ce fonds, rappelle le président en 1928, mérite toute notre attention...

en vue du rêve encore lointain qu'il fait bon caresser : construction d'un home digne des Diablerets.» *Rêve encore lointain*, en effet, car, d'après la boutade d'un secrétaire, « ce que notre caisse a de plus précieux, c'est le caissier ».

Les événements vont se précipiter, amenant l'échéance dangereusement prochaine. Le changement de local n'est plus une question d'années, mais peut-être de mois. Une commission a été nommée en 1930, comprenant des architectes, des financiers, un notaire, bref, tout un collège de compétences, avec tâche « de trouver une solution à une situation qui devient intenable, étant donné le nombre croissant de nos membres. Espérons que l'oiseau rare sera trouvé ».

Trois possibilités sont envisagées :

- a) louer un local plus spacieux ;
- b) acheter un immeuble et y aménager une salle et des dépendances ;
- c) construire nous-mêmes.

Il n'est pas inutile de rappeler, en guise de démonstration, quelques-uns des projets qui furent examinés et étudiés, soit qu'il s'agisse de location, de participation ou de construction. Richemont, Sainte-Luce, Mornex, rue Neuve, Métropole, Ile Saint-Pierre, Valentin, Placette, Caroline, Madeleine, pont Bessières, et j'en passe. Très tôt, il apparut qu'une location, toujours aléatoire quant à sa durée, chargerait notre budget de 7000 à 8000 fr. annuellement. Quant aux participations qu'on sollicitait de notre part à des entreprises de sociétés immobilières, le capital investi aurait été englouti à fonds perdus dans des affaires incertaines (c'était pendant les années de crise économique). Il restait donc deux solutions : bâtir sur un terrain disponible ou acheter un bâtiment et l'aménager pour nos besoins. Le premier projet de construction, sur un terrain jouxtant la place de la Madeleine, fut contré dès le départ par le bureau du Plan d'extension qui voulait y faire passer le raccordement Riponne-Pierre Viret. Le second, dont les plans et devis étaient au point, prévoyait notre salle à l'extrémité



Chalet de la Borbuintse



Cabane Barraud à Anzeinde



Chalet Lacombe à la Pierre du Moellé



Refuge du Pas du Lustre (1871)

Les documents pour l'illustration de cette plaquette ont été mis gracieusement à notre disposition par M^{me} Paul Rambert, MM. Auguste Bally, Emile Gos, Ch. Grandjean, Pascal Guignard, Gyger-Klopfenstein, Jean Peyrollaz, L. Polla, V. Rich, L. Seylaz, Géo Würgler.

ouest du pont Bessières. Il fut assommé net à cause du voisinage malodorant de la tannerie aujourd'hui disparue.

En décembre 1933, après trois années de recherches au cours desquelles furent envisagés, étudiés, élaborés une douzaine de projets qui ne convenaient pas ou qui échouèrent comme nous venons de le voir, la dite commission concluait son rapport par cette décourageante constatation : « Nous ne sommes pas plus avancés qu'il y a trois ans », à quoi le secrétaire ajoutait son commentaire désabusé : « Le président a beau scruter l'horizon, parcourir les vieilles ruelles, s'arrêter devant les terrains vagues — il y en avait encore à l'époque — où l'on pourrait mettre quelque chose, il ne voit rien. » Le problème devenait angoissant.

Or, voici qu'en avril 1934 s'offre l'occasion d'acquérir l'Hôtel Regina, 24, rue Beau-Séjour. La situation est excellente, à quelques minutes de Saint-François et de la gare. En éventrant la façade sud, on peut construire une salle répondant à nos besoins ; le voisinage de deux restaurants assurera le ravitaillement indispensable ; le prix semble avantageux. Un plan financier, assez audacieux, fut présenté à la Section en assemblée extraordinaire. Le 24 avril 1934 — journée historique — deux cent soixante clubistes enthousiastes, par un vote très net et presque unanime, décidèrent l'achat. On se mit au travail sans tarder.

Une société comme la nôtre, comptant alors plus de mille six cents membres, est un microcosme. Quoi qu'on fasse, il y aura toujours de l'ivraie parmi le bon grain, et des faiblesses humaines à côté des vertus — pour les faire mieux ressortir. Aucune opposition ne s'était exprimée en séance contre les projets exposés par le comité, ce qui n'empêcha pas les critiques de pleuvoir... derrière son dos. Il faut dire qu'on était au pire moment de la terrible crise qui a sévi sur l'Amérique et l'Europe de 1931 à 1939. Rien n'allait plus ; l'horlogerie, notre plus belle industrie, était asphyxiée. Il y avait des centaines de milliers de chômeurs en Suisse et, à Lausanne, deux mille trois cents

appartements vacants. Les établissements financiers hésitaient ou refusaient de s'engager. Dans la Section, les prudents, les timorés, les pessimistes criaient : casse-cou ! Vous ne savez pas les surprises que vous réserve un immeuble vieux de soixante ans ; les appartements ne se loueront pas ; votre plan financier est insuffisant, fragile ; vous risquez la faillite et de compromettre l'honneur du Club Alpin.

Ce furent des semaines dramatiques, car les faits, au cours de la construction de la salle et de l'aménagement des étages, semblèrent pour un temps légitimer les appréhensions et les critiques. Divers travaux, imprévus mais jugés utiles ou nécessaires, durent être effectués, enflant les chiffres du devis primitif qui montèrent à 420.000, puis à 450.000 et enfin à 470.000 fr. Le plan financier chancelait dangereusement. Il fallut lancer de nouveaux appels de fonds sous forme de parts de 25 fr. : une trouvaille de L. Henchoz. Pour comble de malheur, dans ce désarroi, l'architecte Ch. Trivelli dut entrer à l'hôpital. Pendant six semaines, il n'y eut pas de contrôle des travaux, et les hommes de métier savent ce que cela signifie. Un vent de défaitisme ébranlait les consciences. Il fallut l'indéfectible optimisme, la fermeté de caractère et la constance d'âme du président L. Henchoz et du caissier Ch. Grivat pour dominer une situation qui pouvait paraître compromise. Le premier, avec son sourire et son brissago légendaires, faisait front aux difficultés contre vents et marées. Le second, sans brissago, mais avec un sourire calme et rassurant, raffermissait les confiances vacillantes. Il fallait de l'argent pour achever l'œuvre. Il a raconté lui-même comment, étant allé confier son embarras à l'un de nos collègues, Franz Koch, un de ces membres fidèles bien qu'invisibles comme le Club a la chance d'en posséder, celui-ci ouvrit son coffre-fort, et la main sur une liasse de billets : « Combien vous faut-il ? — 10.000. — Les voici ; pas d'histoire, pas de papier ; j'ai confiance en le Club Alpin. »

Doutes, soucis, critiques furent balayés ou plutôt noyés dans l'enthousiasme général le jour de l'inauguration, le 11 mai 1935.

Journée glorieuse et radieuse. Coquette, brillante, mieux astiquée qu'un pont de navire, décorée de fleurs, notre salle accueillit ce jour-là plus de quatre cents personnes : autorités cantonales et urbaines, invités, amis, vétérans de quarante et cinquante ans de sociétariat, les gardiens de nos cabanes. Après un service religieux, il y eut des discours sans doute, qui ne parvinrent pas à éteindre la joie exubérante, stimulée par les flacons de la grande année vigneronne 1934. Même le vieux chamois avait lustré son poil dans le jardin. Et lors de la présentation des comptes, quelques semaines plus tard, malgré le chiffre de 475.000 fr. aux dépenses, c'est par acclamations que l'assemblée unanime en donna décharge au comité et à la commission de construction.

La suite des années a justifié le courage et l'optimisme de nos dirigeants d'alors, qui ne craignirent pas de se lancer dans l'aventure et n'ont pas désespéré. L'entreprise, qui semblait pleine d'aléas, s'est avérée être, de par les circonstances, une excellente affaire, qui ne pourrait plus être réalisée aujourd'hui.

Mieux encore qu'une réussite financière, c'est le côté social qui compte. La Section des Diablerets est jusqu'ici la seule en Suisse à être logée dans sa propre maison. En 1936, la décoration de la salle a été complétée par une grande peinture de notre collègue Théo Pasche, représentant le massif des Diablerets. Sans doute, tout n'y est pas parfait ; les installations de ventilation et de climatisation en étaient alors au stade des tâtonnements ; après vingt-cinq ans, sa robe aurait besoin d'être rajeunie. Mais nous y sommes chez nous ; personne ne peut nous en déloger ; nous y trouvons détente et sécurité, les joies de la camaraderie, d'autres avantages non négligeables. Les jeunes, qui n'ont pas vécu cette période qu'on pourrait à bon droit appeler héroïque, trouvent cela tout naturel. N'ayant pas participé à l'effort, ils ignorent la somme de travail et de dévouements que les anciens ont fournie. Sachons leur en être reconnaissants.

Les deux plus gros problèmes qui se posaient à la Section en 1933 sont ainsi réglés à la satisfaction de tous. L'horizon s'éclaircit ; ce qui reste à accomplir ne fait plus peur.

* * *

Après ce gros et triple effort — Trient, Barraud, Beau-Séjour — la Section pouvait s'accorder relâche pour souffler un peu. Aussi bien ses finances épuisées l'exigeaient. Pendant quelques années, la caisse souffrit de ce que les spécialistes appellent d'un gracieux euphémisme : manque de liquidité. La vie ordinaire de la Section n'en continue pas moins, avec ses séances mensuelles au rite immuable, ses réunions familiales du vendredi, ses courses à pied et à ski, ses cabanes, ses postes de secours, ses cours d'alpinisme pour la jeunesse, ses chanteurs, son orchestre intermittent, son Groupe de photographes qui organise des expositions de vues de montagne très appréciées, et bientôt prendra l'habitude de nous présenter chaque deuxième vendredi du mois des projections de clichés qui sont une joie pour tous.

En 1939, la Section des Diablerets contribue par une modeste subvention à la construction de l'escalier de pierre à l'intérieur de la Tour de Gourze. La dernière marche fut posée alors que sonnaient les cloches pour la mobilisation générale ; la deuxième Guerre mondiale venait d'éclater. Trois ans plus tard, à la suite de l'incendie qui détruisit le restaurant, la générosité d'un collègue permit de placer une table aux armes du Club dans un coin de la salle du nouveau bâtiment.

Malgré la crise qui a provoqué une année cent quarante-cinq démissions, l'effectif ne cesse d'augmenter. Il atteint le chiffre de mille sept cent huitante-deux en 1938, l'année du 75^e anniversaire. Les saignées résultant de la sécession de deux de nos sous-sections sont bientôt compensées par un afflux de candidats. L'existence du local exerce incontestablement un attrait.

NOUVELLE CABANE DU MOUNTET

En août 1936, le préposé aux cabanes du Comité central, après avoir visité celle du Mountet, fait part de ses observations et recommande à la Section d'envisager sans tarder la reconstruction de cette cabane. Quinze ans après l'agrandissement de 1919, elle est toujours trop petite pour accueillir le flot des grimpeurs qu'attirent les sommets de la Grande Couronne. Certains soirs, notre fidèle Jean des Neiges a dû envoyer à l'hôtel une trentaine de visiteurs. Mountet est au premier rang de la liste des refuges à reconstruire établie par le Comité central. En outre, après un demi-siècle de service, tout est vieilli, usé, délabré ; le mobilier est boiteux, portes et fenêtres ne joignent plus leur cadre. Le comité charge l'architecte P. Lavenex de dresser les plans de la future cabane. Mais où prendre l'argent ? Le fonds spécial a été absorbé pour la construction de la salle de Beau-Séjour, et malgré toute l'habileté du caissier, nul n'entrevoit où ni comment on trouvera la somme nécessaire.

On va quand même de l'avant. Les plans sont présentés à l'A.D. de Lugano (1937) avec la demande de subvention habituelle. Ils prévoient une cabane de quarante places, chiffre qui pourra être porté à soixante par l'aménagement des combles. Devis : 45.000 fr.

Mais d'autres difficultés surgissent qui viennent compliquer le problème. En décembre 1937, la Société des guides du Val d'Anniviers, propriétaire de l'Hôtel du Mountet, jugeant intolérable notre projet de reconstruction qui ferait une concurrence fatale à leur établissement moribond, fait une opposition tenace et cherche par tous les moyens à l'empêcher. La seule façon de faire tomber l'opposition serait le rachat de l'hôtel, qui nous est offert pour 16.000 fr. Encore une fois, où les trouver ? Durant l'été 1938, quelques membres du comité choisissent Zinal comme séjour de vacances, espérant régler sur place, à l'amiable, cette question du rachat. Le fait que les

propriétaires sont aussi les autorités de la commune d'Ayer ne facilite pas les choses.

La Section est mise au courant des tractations à la séance d'août ; il s'ensuit une longue discussion. Finalement Alfred Wyssbrod, président de la commission des cabanes, vu l'état de la caisse et l'incertitude touchant le rachat de l'hôtel, propose de renvoyer l'affaire à plus tard. Vingt-cinq voix appuient la proposition, cinq s'y opposent ; les trois quarts des membres présents, indécis, s'abstiennent. C'est ainsi qu'une infime minorité, par un vote de surprise et de fatigue, en contradiction avec les décisions prises antérieurement, fit prévaloir cette solution négative. Solution regrettable de facilité, qui aura pour conséquence de doubler le coût de la nouvelle construction cinq ans plus tard. « Nous estimons, dit le rapport présidentiel sur 1938, que la question du Mountet ne peut être abandonnée pour longtemps ; l'état de vétusté de cette cabane nous y contraindra tôt ou tard. »

En effet, en mars 1939, une nouvelle commission était nommée, avec instructions de reprendre, en toute indépendance, l'étude du projet et de le faire aboutir. Mais quelques mois plus tard éclate la deuxième Guerre mondiale. Contrairement à 1914, tout le monde la redoutait... et personne ne voulait y croire. La moitié des clubistes sont mobilisés ; le comité décimé s'efforce néanmoins de maintenir autant que possible la vie du Club : le local doit être un havre accueillant pour ceux qui reviennent. Dans l'intervalle, l'A.D. d'Olten (janvier 1940) a voté une subvention de 22.000 fr. pour le Mountet. Le C.C. y met toutefois comme condition le rachat préalable de l'hôtel et l'engagement de la commune de ne pas autoriser à l'avenir d'autre construction sur cet emplacement.

Décembre 1940. Mauvaise nouvelle : la commission de construction annonce que les pourparlers pour l'achat de l'Hôtel du Mountet ont échoué. D'autre part, les mobilisations, en accaparant main-d'œuvre et mulets de transport, obligent à renvoyer la construction à des temps plus favorables.

Mars 1942. La question du Mountet revient sur le tapis. Entre temps, les prix dans la construction ont haussé de 40 %. Inutile d'insister.

Décembre 1942. On en reparle. « Si nous voulons attendre que les prix reviennent au niveau d'avant-guerre, aucun de nous ne verra jamais la nouvelle cabane. »

Janvier 1943. Les foules, dit le proverbe, sont femmes, et comme elles les assemblées sont d'humeur inconstante et pleines de contradictions. Cette même assemblée qui, il y a trois ans, était tout « niet » et pessimisme, est aujourd'hui tout optimisme et s'emballe littéralement. Elle adjure le comité de faire aboutir le projet le plus rapidement possible, bien que le coût soit maintenant évalué à 80.000 fr. En avant ! Assez et trop temporisé ! Le mois suivant, le projet mis aux voix recueille tous les suffrages, moins celui du caissier. Et pourtant ni la couverture financière, ni le rachat de l'hôtel — condition expresse — ne sont assurés. Il est vrai que les guides de la vallée, tout en faisant opposition, nous offrent l'hôtel pour 12.000 fr. Tout cela est cousu de fil blanc, observe le chroniqueur. Il y a encore la question du ciment, denrée de guerre strictement rationnée, celle des mulets, des coupons de textile pour l'achat des couvertures, etc. Malgré tous ces points d'interrogation, l'assemblée confirme sa décision de construire cette année encore.

Et voici, comme par enchantement, que tout s'« éclaire », au propre et au figuré. L'achat de l'hôtel est conclu sans plus de tergiversations. Un collègue généreux, qui n'est autre que le chef de la commission des cabanes, Charles Maillefer, nous concède un prêt de 40.000 fr. à un taux défiant toute concurrence. La requête pour le ciment, appuyée par l'Etat du Valais, se balade encore dans les bureaux fédéraux, qu'à cela ne tienne !

Et dès lors, « ça barde » ! L'entreprise est confiée à Brantschen de Sion, qui a construit Trient. Il ouvre un chemin pour les mulets dans la moraine de la rive droite du glacier. Le 21 août, la cabane est sous toit.

L'inauguration, les 18 et 19 septembre, fut une fête inouïable. On avait tant (dés)espéré, tant hésité, tant attendu en ces tristes années de restrictions de guerre, que la joie à la réalisation de nos beaux rêves en était doublée. Le premier acte se déroula à Zinal, où Mmes Haldi nous avaient préparé un grand banquet, qui réunissait clubistes et invités, représentants de l'Eglise, des cantons-républiques Vaud et Valais, de la commune d'Ayer, de l'Armée, du C.C., du C.S.F.A., des sections amies, les constructeurs, les gardiens, la Musique d'Anzeinde, etc.

Dès 4 h. du matin, une petite musique aigrette de fifres et de chalumeaux s'essouffle à réveiller ceux qui ont réussi à s'endormir. A 5 h., c'est une longue procession de pèlerins qui, dans les premières lueurs de l'aube grise et terne, traverse la plaine en direction du glacier. On suit le nouveau chemin des moraines de la rive droite, qui va s'effacer aussi vite qu'il a été construit. L'un après l'autre les sommets s'allument, annonçant une radieuse journée. De Zinal, de Tracuit, de Moiry, les caravanes convergent vers Mountet, tous ceux de l'Alpe et des villages veulent participer à la fête. La foule se groupe sur l'esplanade de granit pour assister aux offices religieux. La grandeur du site, la sublime majesté des cimes de la Grande Couronne, la solennité de l'heure font que la messe du curé Salamin d'Ayer et l'allocution du pasteur Lavenex sont écoutées dans un silence impressionnant. Après quoi c'est, selon les rites traditionnels, la présentation du nouveau refuge et la remise de la clé au C.C., acte purement symbolique, puisque la porte demeure toujours ouverte. Le moment le plus touchant fut celui où le président Armel de Kaenel, prenant le bras de Jean Vianin, notre fidèle gardien, le conduisit devant la porte et confia la belle cabane à ses soins. Depuis vingt ans qu'il espérait et attendait ce moment, vingt ans de travail dévoué dans des conditions misérables, dans la cuisine trop étroite, dans les vents coulis glacials. Aujourd'hui est son jour de gloire, et il aurait pu dire comme Siméon : « Père, laisse maintenant ton serviteur aller en paix. »

Vingt ans se sont écoulés depuis, justifiant les vues optimistes des constructeurs. L'évolution de l'alpinisme, qui a ravalé le rang et la réputation de maintes montagnes, a joué en faveur du Mountet. Les magnifiques escalades dont il est le point de départ : Besso, Rothorn, Obergabelhorn, Arête des Quatre Anes, attirent de plus en plus l'élite des grimpeurs. En dix ans, la grosse dette contractée a été remboursée. Son accès, jadis pénible et même exposé au flanc de la moraine escarpée et sur les pierriers mouvants, a été amélioré. En 1956, après nombre d'études et d'explorations, on a échancré à coups de mines le verrou rocheux qui coupe la moraine de la rive gauche et ouvert un nouveau chemin entre le Petit Mountet et le Plan des Lettres, d'où la traversée du glacier ne présente plus d'embûches.

NOUVELLE CABANE RAMBERT

Et de trois ! Trient, Beau-Séjour, Mountet. En moins de dix ans, contre toute attente, les plus grandes tâches qui assombrissaient les fronts soucieux du comité en 1933, sont achevées. Il reste la reconstruction de la cabane Rambert, et le dynamique président que fut Paul Wyssbrod (1949-1951) résolut d'en faire sa chose. On n'a pas d'argent ! Qu'importe, la Section est riche de possibilités. En attendant, on organise des lotos, on recueille des dons, minimes il est vrai, mais les petits ruisseaux finissent par faire des rivières. Le cœur y est ; l'optimisme du président est contagieux. En outre, il a une idée derrière la tête, à laquelle il va s'accrocher tenacement, et qu'il finira par faire aboutir : c'est de faire exécuter le transport des matériaux par un téléférique de l'Armée, en guise d'exercice.

Une première question se pose, celle du site. Le terrain de la Frête de Sailles n'est pas solide ; l'esplanade où se dresse la cabane de 1895 glisse peu à peu vers l'aval. A deux reprises on a tenté d'y remédier en corsetant l'édifice d'une armature de fer, c'est en vain ; chaque année le mouvement s'accroît, les

charpentes gauchissent, portes et fenêtres ne ferment plus. Malgré la distance qui le sépare des parois du Muveran, des pierres projetées par le vent ou les avalanches se sont abattues sur le toit et l'ont troué comme une écumoire ; des filets d'eau rafraichissent désagréablement le visage des dormeurs... quand ils dorment ! Le socle lui-même s'est crevassé de fissures inquiétantes ; allons-nous retrouver, le printemps prochain, notre cabane au fond du Creux de Sailles ?

Aussi, dès 1947, une commission avait été chargée d'étudier le terrain et, éventuellement, de trouver un emplacement plus favorable. Son rapport fut catégorique : le site de Cretta Morez, sur le col entre le Grand Muveran et la Pointe de Chémoz, est celui qui offre les meilleures garanties de sécurité, à l'abri des avalanches et des chutes de pierres. Ce fut aussi l'avis du guide Armand Moreillon. Le nouvel emplacement est également plus favorable que la Frête de Sailles aux courses à ski, dont il faut prévoir et anticiper le développement. Il facilitera la traversée Sailles-Derborence par le Col de la Forcla. A ce moment se dresse un autre point d'interrogation : Cretta Morez forme la limite entre les communes de Leytron et de Chamoson. De même que dans l'antiquité sept villes se disputaient l'honneur d'avoir été le lieu de naissance d'Homère, chacune des deux communes précitées prétendait à celui d'avoir la cabane sur son territoire. Ce n'était pas pour le bénéfice des impôts, puisque nous n'en payons point, mais assaut de générosité à notre égard. Là-haut les bornes manquent ; il fallut faire monter un géomètre du cadastre pour délimiter exactement la frontière. Son verdict nous a établi sur le territoire de Chamoson. En mai 1950, les autorités de ce bourg et l'Etat du Valais nous ont gracieusement concédé le terrain sur lequel est édifié la cabane.

Il s'agissait dès lors de s'assurer la subvention de la Caisse centrale. Dans ce but, les plans — ceux de Trivelli avaient obtenu les suffrages de la commission — furent soumis pour approbation au Comité central. Les disponibilités pour les cabanes étant déjà engagées, force fut d'attendre 1951 pour

nous voir octroyer un subside de 28.500 fr., soit le 30 % du devis qui se montait à 94.000 fr. pour cinquante places. Il restait donc à la charge de la Section la grosse somme de 65.500 fr. Encore fallut-il porter à 50 cm. l'épaisseur des murs pour satisfaire aux exigences de la Commission centrale des cabanes.

On a reproché aux constructeurs d'avoir vu trop grand. Il est certain que si, d'une part, le C.A.S. est lui-même surpris de l'ampleur du développement de l'alpinisme et voit ses prévisions dépassées dans les centres d'ascensions importants, d'autre part, la même évolution a eu pour conséquence que certains districts alpins sont moins fréquentés que jadis. C'est le cas pour le massif du Muveran, dont les sommets sont pour la plupart inférieurs à 3000 m. et ne sont plus à la cote où les avaient placés ceux qui les ont explorés et chantés il y a un siècle. Cela étant, un refuge de quarante places eût été suffisant, ce qui en aurait diminué le coût de près de 20.000 fr. Mais encore une fois, l'optimisme est contagieux ; la Section voulait une cabane spacieuse.

Dès janvier 1952, les plans ayant reçu les approbations nécessaires, on put aller de l'avant. Les travaux furent attribués à l'entrepreneur Rudaz de Vex. Il s'agit maintenant d'obtenir la collaboration des Services techniques de l'Armée pour le transport des matériaux. André Jaquemard a succédé à Paul Wyssbrod à la présidence de la Section ; mais comme celui-ci s'est occupé activement et même passionnément de Rambert depuis deux ans, on lui confie la tâche de mener l'œuvre à chef. Il compte sur des promesses et des appuis ; mais il connaît mal les bureaux fédéraux. Il lui fallut toute sa patience et sa tenacité pour forcer, après des semaines et des mois de démarches, d'atermoiements, de tergiversations et de faux espoirs, la barrière qu'ils opposaient. En mai, il obtint enfin la mise à disposition par l'Armée d'un téléphérique pendant quinze jours, durée d'un cours de répétition. Fin juin, le téléphérique était construit. Tout était monté, assemblé, boulonné. On était venu de Berne et de Lausanne pour assister à la première course. Hélas ! à

l'instant où la charge démarra, un des pylônes s'effondra, et nos espoirs avec lui. Courageusement, on se remit au travail et, besognant sans relâche, les monteurs réussirent à remettre sur pied le pylône défaillant. Mais lorsque l'engin fut de nouveau prêt à fonctionner, le cours de répétition était terminé ; les soldats devaient regagner leur foyer, et le téléphérique réintégrer l'arsenal. A force de coups de téléphone, de supplications et d'interventions, P. Wyssbrod obtint qu'il soit laissé quelques jours en place, actionné par les ouvriers. Ce furent les dernières alarmes ; toutefois, notre vaillant directeur des travaux y avait laissé quelques-uns de ses cheveux.

Dès lors, les choses marchèrent rondement. Favorisés par le beau temps, les maçons montèrent les murs en quelques semaines ; le 21 août, la cabane était couverte ; les travaux d'intérieur purent s'effectuer en toute sécurité. Il n'y eut qu'un ultime accroc : une caisse de flacons destinés à la fête d'inauguration avait été un des derniers lots hissés par le téléphérique. Leur tâche terminée, les ouvriers crurent voir là un hommage et la récompense à leur zèle ; ils les « séchèrent » sans scrupules ni remords.

L'inauguration eut lieu les 20 et 21 septembre. Elle bénéficia d'un beau temps inespéré succédant à une semaine d'intempéries qui blanchit les montagnes jusqu'au-dessous de 2000 m. La fête débuta le samedi soir à l'Hôtel du Saint-Bernard à Martigny, où un repas réunit cent cinquante clubistes et invités. La famille Rambert était présente en la personne du petit-fils de l'écrivain. Le président André Jaquemard prononça l'allocution dont nous détachons quelques passages. Ce fut son chant du cygne. Miné par le mal inexorable qui devait l'emporter bientôt, trop tôt, il ne put monter le lendemain à la Cretta Morez et ne vit jamais le refuge dont il comprenait l'importance au point de vue purement humain :

« En face de la couronne étincelante des Pennines, elle se dresse désormais, presque appuyée au bastion rugueux du Grand Muveran, solide comme les falaises voisines, étape hospitalière

sur la route des altitudes. Comme toutes les cabanes du C.A.S., elle est un symbole, le signe manifeste d'un esprit, le témoignage d'une volonté et d'un amour... Symbole aussi d'un esprit de collaboration désintéressée, de la joie de travailler ensemble, symbole d'amitié, de la volonté de servir, d'être utile : une œuvre au service des hommes.

» Une cabane du C.A.S., c'est le signe d'une union, le lieu d'une communion.

» C'est encore la réponse à un appel. Eugène Rambert, sous le patronage de qui est placée la nouvelle cabane comme l'ancienne, a écrit que ce qui caractérise le monde des Alpes, c'est l'appel des sommets. Il s'est trouvé des hommes pour répondre à cet appel. Espérance. Dans notre monde livré à ses fatalités, à ses désespoirs, il se trouve encore au cœur des hommes quelque chose qui vibre à l'appel de la nature alpestre, une force d'aller, de bâtir sur l'Alpe la maison de l'homme.

» Une cabane du C.A.S., c'est un acte d'espérance et de foi. »

Dimanche, dès l'aube, cars, autos et jeeps formaient un long cortège sur l'étroite route d'Ovronne. A la cabane, ce fut un émerveillement devant le panorama des Alpes valaisannes. Une légère couche de neige saupoudrait les sommets, accusant leur relief. En l'absence du président, Georges Clavel présida la cérémonie : messe célébrée par le curé de Leytron, culte de notre collègue le pasteur Ed. Fæs, chants du Groupe choral. Celui qui fut l'âme et le ressort de la construction, P. Wyssbrod, en fit l'historique et en raconta les péripéties. Olivier Rambert, au nom de la famille de l'écrivain, remercia le Club Alpin de l'honneur fait à la mémoire de son grand-père et rappela combien les Alpes vaudoises, et particulièrement ce massif des Muverans, lui étaient chers.

Signe des temps modernes, toute la cérémonie fut enregistrée par les reporters de la radio.

Comparée à celle de la première cabane en 1895, l'inauguration de 1952 fut sobre. Pas de fanfare, pas de cortège aux flambeaux, pas de feux d'artifice. Une fête simple et digne.

Comme l'a écrit Javelle et comme le rappelait la veille André Jaquemard, « il semble qu'il y a quelque chose de sacré dans l'instant où s'accomplit sur un point nouveau l'hymen de la terre et de l'homme ». La prise de possession par l'homme des crêtes dénudées et inhospitalières était alors profondément, intimement ressentie comme une victoire. Puisse la nouvelle cabane abriter autant de joies, de ferveurs et d'espoirs que l'ancienne.

Si je me suis étendu un peu longuement sur les réalisations accomplies par la Section au cours de ces trente dernières années, c'est que ces œuvres capitales — notre maison, quatre belles et solides cabanes, les chalets des skieurs — sont une preuve de sa vitalité. J'aurais pu me borner à en donner le catalogue sommaire : en telle année on a créé ceci, une autre année on a construit cela. Ce qui importait davantage, me semble-t-il, c'était de montrer comment, malgré quelles difficultés, au travers de quels obstacles insurmontables en apparence, ce qui en 1932 paraissait un rêve chimérique a été fait, grâce au travail et au désintéressement de ceux qui n'ont pas craint de s'engager et en ont pris l'initiative. Par leur exemple stimulant, ils ont suscité la collaboration et les innombrables dévouements des membres de la Section. Ces hommes ont œuvré pour une cause qui leur était chère, dans la joie d'être utiles à la communauté, et, comme nous l'avons écrit jadis, dans le bilan d'une vie cela compte.

* * *

La vie continue.

Non seulement la Section a vaillamment supporté les neuf années de crise économique qui ont pesé sur l'Europe et les six années de guerre qui ont suivi ; mais c'est même pendant ces temps critiques qu'elle a accompli ses plus grosses tâches. L'effectif avait légèrement rétrogradé de 1935 à 1940, fléchissant de mille huit cent sept à mille cinq cent nonante-huit membres. Le recrutement des années suivantes ne tarda pas à

combler le déficit, de même que celui résultant de l'accès à l'indépendance de deux de nos sous-sections. En effet, en juillet 1944, le groupe du Val de Joux, trop éloigné de la capitale pour pouvoir participer à notre vie clubistique, s'était constitué en section autonome. Quelques mois plus tard, la Sous-Section de Nyon, tourmentée de désirs comme une jeune fille au sang trop bouillant, et supportant impatiemment la tutelle — ô combien légère — de la Section-mère, envisage de passer en bloc dans les rangs de la Section genevoise. Un transfert de ce genre étant impossible, la Sous-Section La Côte finira par rompre les amarres et voler de ses propres ailes sous le nom de Section la Dôle.

La fondation, en 1948, d'une sous-section à Château-d'Œx porta à quatre le nombre de nos filles qui nous sont restées fidèles, si bien qu'en octobre on put fêter, en même temps que le 85^e anniversaire, l'admission du 2000^e membre dans la Section des Diablerets, classant celle-ci au premier rang des sections romandes.

En 1946, la Section accepta d'organiser à Lausanne la 5^e Exposition d'art alpin. A. de Kænél y consacra le meilleur de ses forces et eut la satisfaction d'une pleine réussite. Plus de six mille visiteurs vinrent admirer les toiles et dessins accrochés aux cimaises du Palais de Rumine.

Depuis la parution en 1880 de l'*Itinéraire du C.A.S. pour les Hautes Alpes calcaires* comprises entre le Rhône et le Rawyl, il n'y avait pas eu de *Guide* pour l'ensemble des Alpes vaudoises. Le *Guide des Ormonts* d'Eug. de la Harpe et l'*Argentine* de G. de Rham n'en couvraient que des secteurs limités. A la requête de la Section des Diablerets, le C.C. de Montreux chargea une commission de le rédiger en tenant compte des voies nouvelles ouvertes au cours d'un demi-siècle d'explorations. Le *Guide des Alpes vaudoises* parut en 1946 dans la collection des guides du C.A.S.

Vu les difficultés croissantes de réunir et de mettre en branle une équipe de secours lorsqu'un accident de montagne est

signalé, l'initiative d'un de nos collègues a créé une *colonne volante* de sauvetage dont les membres, tous volontaires, peuvent être alarmés et rassemblés en moins d'une heure et, équipés des engins *ad hoc* les plus modernes, se transporter rapidement sur les lieux de l'accident.

Dans la plupart des sections du C.A.S., l'alpinisme hivernal, c'est-à-dire le ski, est resté ou a été englobé dans l'activité générale. Non pas chez nous. Assez curieusement, pour les raisons historiques exposées plus haut, le Groupe des skieurs s'est créé puis développé à la fois dans et à côté de la Section. Bien que ses membres soient d'abord et avant tout clubistes, ils forment un organisme distinct et indépendant, avec son comité propre, gérant librement ses finances et ses trois chalets. Loin d'être préjudiciable, ce dualisme s'est avéré très favorable à notre vie clubistique. Les tâches sont réparties. Il y a à la fois collaboration et émulation. Les dirigeants du Groupe, bien au fait de tout ce qui touche au ski, ont pu prendre des initiatives heureuses et fécondes à une époque où la Section, absorbée par d'autres tâches ou n'ayant pas encore pris conscience de l'importance et de la valeur du ski, les aurait ignorées ou refusées.

C'est ainsi que dès 1929, le Groupe a fait venir d'Autriche le colonel Bilgeri, un précurseur du ski moderne, et lui a confié à plusieurs reprises la direction de cours où beaucoup d'entre nous furent initiés à une technique nouvelle. Pour la faire mieux connaître, le Groupe a traduit et publié la brochure *Méthode de Ski Bilgeri* (1931). Bien des flocons sont tombés depuis, mais malgré la prodigieuse et vertigineuse évolution qui s'est faite dans ce sport, ils n'ont pas complètement effacé nos traces.

Le Groupe a fêté son cinquantenaire en 1954.

CONCLUSION

Elle n'est valable, il va sans dire, que pour le passé. Dans les pages qui précèdent, j'ai esquissé aussi fidèlement que possible la vie et l'activité de notre Section pendant le premier siècle de son existence. Nous l'avons vue naître, hésitante et fragile, indécise quant à ses tâches et à son rôle ; puis peu à peu, sous la conduite d'hommes résolus et fervents montagnards, affermir ses premiers pas, justifier son existence, affirmer sa place dans la cité, étendre son influence, gagner approbation et sympathie. En même temps qu'elle grandissait en nombre et que son pouvoir d'attraction lui amenait des adeptes, elle s'est démocratisée. Tout n'était pas pur métal dans les phalanges qu'elle accueillait ; inévitablement, il y avait quelques scories. L'essentiel est que l'esprit qui inspirait ses fondateurs n'a cessé d'animer les générations successives, et de contribuer à l'édification d'une œuvre généreuse. En parcourant ses annales, les milliers de pages de ses procès-verbaux, on ne peut s'empêcher d'admirer la somme d'efforts, de travaux, de bonnes volontés que ses membres ont apportés dans l'accomplissement de la tâche que le Club s'est fixée au départ : faire connaître et aimer la montagne dans laquelle ils avaient découvert une source de joies intarissable.

En 1913, l'auteur de la brochure du cinquantenaire terminait sur cette phrase : « Dans cinquante ans, quand notre successeur prendra la plume pour écrire la plaquette du centenaire, puisse-t-il avoir de nouveaux progrès à inscrire, de nombreux hommes distingués à citer. »

Les « progrès », je les ai montrés tout au long des pages qui précèdent. Quant aux hommes « distingués », ce terme ambigu est embarrassant. Par contre, et toute l'histoire de la Section en fournit la preuve, les hommes dévoués n'ont jusqu'ici jamais fait défaut.

Que nous réserve l'avenir ? Plus que jamais aujourd'hui il serait hasardeux de sonder ou escompter le futur. Nulle époque autant que la nôtre n'a mérité l'application du vers célèbre :

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?

Dans tous les domaines de l'activité humaine, l'évolution se poursuit à une allure bouleversante, voire inquiétante. L'alpinisme n'échappe pas à ce mouvement irréversible. Que sera-t-il ? Que sera le Club Alpin dans cinquante ans ? Les générations passent. Les anciens ont marqué la trace, montré le chemin. A vous, les jeunes, de couronner l'œuvre commencée. Si vous voulez que notre Section continue à prospérer, à vivre puissamment, et non pas seulement sur sa lancée, d'une vie larvaire, mais qu'elle soit comme portée en avant et soulevée, c'est à vous de montrer que vous n'êtes pas venus au Club uniquement pour les avantages qu'il assure ; inspirez-vous de l'exemple que nos prédécesseurs ont donné au cours de ces cent années, apportez-y, non pas l'égoïsme et l'indifférence, mais un peu de bonne volonté, de votre cœur et de votre foi. C'est à vous de maintenir la flamme, de construire l'avenir en restant fidèles à l'idéal du passé.

Chaque année apporte de profondes modifications à ce qui était. Sans parler des téléfériques de plus en plus nombreux qui hissent jusque sur les sommets des cargaisons de touristes absolument ignorants de ce qui fait le charme et les plaisirs de

l'alpinisme, l'avion ou l'hélicoptère déposent skieurs et grimpeurs sur les glaciers, sur les hauts cols, jusque sur l'épaule des grands pics. Au train où vont les choses, on peut se demander ce qu'il en sera dans un demi-siècle ? En d'autres termes, la montagne, avec les facilités d'accès que les progrès de la technique mettront bientôt à la portée des masses, conservera-t-elle son attrait, son pouvoir de séduction ? Je ne saurais mieux répondre à la question qu'en citant le passage décrivant l'état d'âme du randonneur solitaire Zwingelstein à la vue du Cervin qu'il découvre du Col de Valpelline :

« Il regarde ; il ne sait pas comment traduire les sentiments qui affluent en lui comme une onde bienfaisante. Il sent qu'un accord mystérieux et divin vient de toucher les cordes de son âme, qu'une bénédiction descend sur lui pour lui donner du bonheur jusqu'à la fin de ses jours. Il est un de ces êtres qui ont été si durs pour eux-mêmes, qui ont refoulé tant de choses au-dedans d'eux-mêmes, qu'ils ont fini par ne plus savoir exprimer un sentiment. Il ne sait pas ce qui l'agite à cette heure, mais ce qu'il peut affirmer hautement, c'est que la voix des cimes n'est pas un mythe, et que la montagne sait faire entendre son message aux cœurs généreux qui l'attendent. ¹ »

¹ J. DIETERLEN : *Le Chemineau de la Montagne*.

APPENDICES

Présidents de la Section des Diablerets dès sa fondation

Auguste *Bernus*, 1865-1867
Eugène *Renevier*, 1868-1869
Georges *Béranek*, 1870-1872
Ch. *de la Harpe*, 1873
Emile *Javelle*, 1874-1875
Conrad *Morf*, 1876-1877
Henri *de Constant*, 1878-1881
Aloys *de Meuron*, 1882-1884
Henri *de Constant*, 1885-1886
Emile *Dutoit*, 1887-1892
Albert *Barbey*, 1893-1895
Ernest *Correvon*, 1896-1899
Oswald *Heer*, 1900-1902
Jules *Centurier*, 1903-1905
Louis *Barbey*, 1906-1908
Albert *Wellauer*, 1909-1911
Henri *Fæs*, 1912-1914
Jules *Jacot-Guillarmod*, 1915-1917
Marius *Lacombe*, 1918-1920
Jules *Ammann*, 1921-1923
Louis *Georges*, 1924 (3 mois)

Benjamin *Grivel*, 1924-1926
 Marcel *Bornand*, 1927-1930
 Louis *Seylaz*, 1931-1933
 Louis *Henchoz*, 1934-1936
 Louis *Diday*, 1937-1939
 Lucien *Meylan*, 1940-1942
 Armel *de Kœnel*, 1943-1945
 Auguste *Giorgis*, 1946-1948
 Paul *Wyssbrod*, 1949-1951
 André *Jaquemard*, 1952-1953
 Marc *Gallay*, 1953-1954
 Paul *Bossey*, 1955-1957
 Alfred *Leyvraz*, 1958-1960
 Constant *Pernet*, dès 1961

Effectif de la Section

Année	Membres
1863	10
1870	73
1880	266
1890	270
1900	385
1910	700
1920	874
1930	1634
1940	1598
1950	2273
1960	2385
1963	2315

Sous-Sections essaimées de la Section-mère

- Jaman*, 1879, devient section indépendante en 1894.
Yverdon, 1912, devient section indépendante en 1917.
Chaussy, 1917, devient section indépendante en 1919.
La Côte (Nyon), 1922, devient section de la Dôle en 1945.
Val de Joux, 1923, devient section indépendante en 1944.
Morges, 1925, effectif 129 membres.
Payerne, 1925, effectif 93 membres.
Vallorbe, 1925, effectif 118 membres.
Château-d'Œx, 1948, effectif 40 membres.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE VINGT-QUATRE JANVIER
MIL NEUF CENT SOIXANTE-TROIS
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE CENTRALE LAUSANNE S. A.,
A LAUSANNE

IL A ÉTÉ TIRÉ TRENTE-SIX EXEMPLAIRES
SUR VÉLIN PUR CHIFFON A LA FORME
NUMÉROTÉS A LA PRESSE DE I A XXXVI